

*Play  
with me*

*Vol. 6*

Louise  
Valmont

Éditions  Addictives

Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

**Facebook** : [facebook.com/editionsaddictives](https://facebook.com/editionsaddictives)

**Twitter** : [@ed\\_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

**Instagram** : [@ed\\_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site [editions-addictives.com](https://editions-addictives.com), pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !

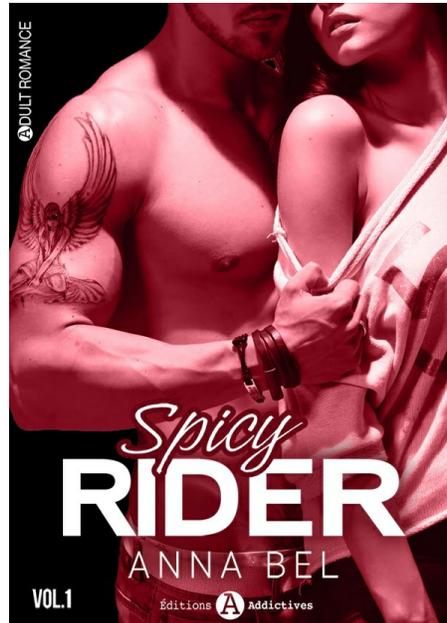
**Également disponible :**

## **Spicy Rider**

Suze est convaincue que l'amour n'existe pas, tout simplement. Ce qu'elle cherche, c'est un homme fiable, riche et un contrat de mariage en béton armé. Alors Nevio la grande gueule, tatoué, motard et sans le sou, jamais !

Lui adore relever les défis les plus risqués, sur les circuits comme avec les femmes... Et la grande brune qui vient de l'envoyer bouler n'a aucune idée de ce qu'elle vient de provoquer !

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Également disponible :**

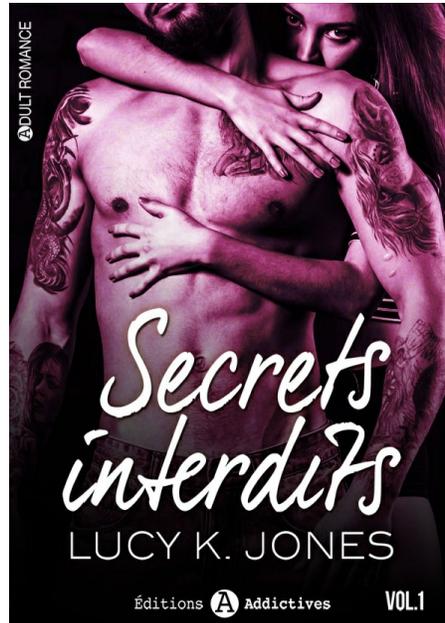
## **Secrets interdits**

Laisser un homme mettre sa carrière en danger ? Hors de question ! Nina est bien trop indépendante pour ça !

Mais quand elle rencontre Bruce Willington, l'ami aux nombreux secrets, tout vole en éclats. Il est charmeur, sexy et dangereux : ses baisers et sa passion lui font tout oublier.

Et si elle va au bout de son enquête, perdre Bruce pourrait être le prix de la vérité !

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Également disponible :**

## **Fast**

Sensualité, sexe torride... danger !

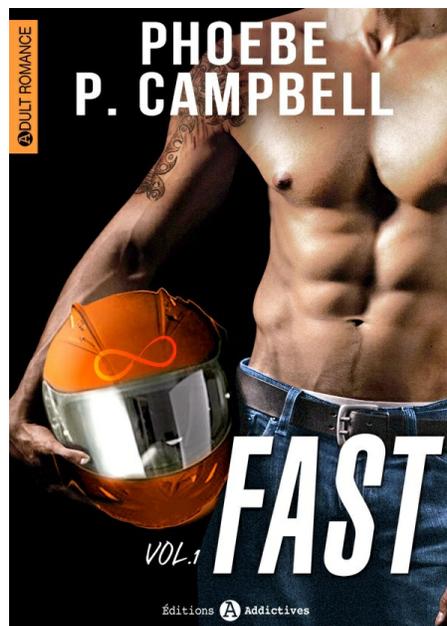
Pilote star et enfant terrible des pistes, Nate est un prodige de F1 accro au risque. Rien ni personne ne lui résiste !

Joana le déteste autant qu'elle est attirée par lui, mais hors de question de craquer. Nate est un concurrent de son écurie de course ! Et elle compte bien lui faire mordre la poussière.

Mais quand la passion irrésistible l'emporte sur la raison, impossible de résister. Tout les sépare, tout est interdit, et le secret ne devra jamais être révélé.

Facile, non ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



**Également disponible :**

## **Torrìde, sexy et dangereux**

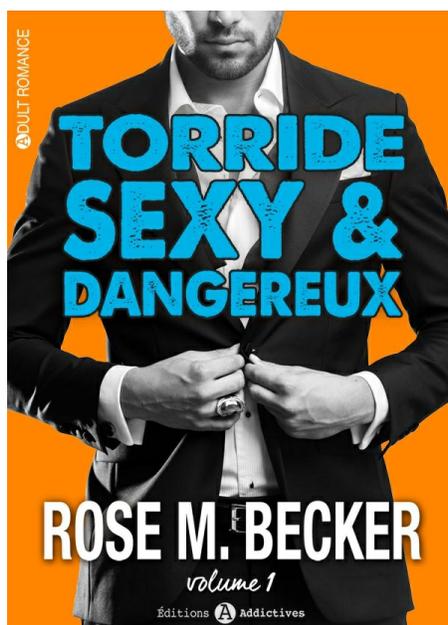
Le sexe, parfait ! Le mariage, à la limite. Les sentiments, certainement pas !

Informaticienne et hackeuse de génie, Karlie a piraté le site de trop. Mais au lieu de la faire arrêter, Malcolm Taylor – le patron du site – décide de l'engager.

Karlie n'a pas le choix... Si elle veut rester aux États-Unis, elle doit accepter de devenir l'employée de Malcolm, mais aussi sa femme !

Seulement, les ombres de leurs passés rôdent...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Louise Valmont

**PLAY WITH ME**

**Volume 6**

# 1. 36 heures 52 minutes et 28 secondes

*Est-ce que je suis morte ?*

Une voix familière, que je suis pourtant incapable de reconnaître, chuchote non loin de moi. Ma tête bourdonne, mes paupières sont lourdes et semblent clouées sur mes pupilles. Mes bras, quant à eux, sont ficelés à plat le long de mon corps. Quand j'essaie de bouger, la douleur qui me transperce jusqu'au cœur me donne envie de m'évanouir.

*Qu'est-ce qui m'arrive ?*

– Joy, tu m'entends ? interroge la voix qui me paraît triste et inquiète.

J'essaie de hocher la tête pour acquiescer. Mais à nouveau impossible de faire un geste. La sensation de moiteur sous mon dos me fait comprendre que je suis vivante et allongée, sans doute sur un lit. Sous le drap qui fait des plis, je sens la matière glissante d'une alèse en caoutchouc.

*Où suis-je ?*

Des effluves mixant chlore, médicament et produit désinfectant irritent mes narines.

*À l'hôpital ?*

J'essaie de remuer le cou, les mains, les pieds. Impossible. Et toujours incapable d'ouvrir les yeux. Rien ne semble fonctionner.

*Je suis blessée ?*

La panique commence à me saisir : est-ce que je vais rester comme ça, enfermée dans mon propre corps ? Une main chaude et rassurante se pose sur mon poignet. Je reconnais le parfum qui l'accompagne, boisé, épicé, chaleureux.

*Aaron...*

Je soupire, enfin j'essaie... Le savoir présent près de moi me soulage. Mais une fois libérée de l'angoisse d'être complètement seule face à une situation que je ne comprends pas, je me souviens de ce qui a précédé : le silence, le noir, le bruit, puis le néant absolu... Et le bruit insoutenable. Il me semble que j'ai eu si froid, et maintenant j'étouffe.

– Joy, réveille-toi je t'en prie, supplie à présent la voix d'Aaron.

Sa main caresse délicatement la mienne.

– J’ai besoin de toi, murmure-t-il, j’ai besoin que tu vives.

Je ne le vois pas, mais j’écoute son souffle et sa voix brisée.

– Je ne sais même pas si tu m’entends.

Je voudrais lui répondre que je suis tout ouïe, mais rien ne sort de ma bouche. J’essaie de me relever, mais une force contraire m’en empêche. Mes paupières refusent toujours de se soulever.

*J’ai l’impression de vivre un mauvais trip façon Le Scaphandre et Le Papillon...*

– Oh Joy, Je ne veux pas te perdre, pas maintenant, reprend-il. Il a fallu ce drame pour que je comprenne : tu es la femme de ma vie.

Tout être normalement constitué se dresserait à ces paroles, le bonheur aux lèvres. Hélas, moi, malgré l’importance de la déclaration d’Aaron, je ne bronche pas. Je n’arrive même pas à me dépêtrer de la torpeur qui m’envahit.

– Je regrette tellement de ne pas te l’avoir dit avant, ajoute-t-il.

Les deux mains d’Aaron se saisissent de la mienne, puis sa bouche embrasse mes doigts. Je l’imagine assis près du lit, le dos courbé, le visage soucieux.

– Je t’aime, Joy...

*Il m’aime ? Il me dit qu’il m’aime ?!?*

– Je t’aime tellement, répète-t-il de sa voix chaude et mélodieuse.

*Honnêtement, ce n’est pas le moment de dormir. Debout !*

Plus facile à dire qu’à mettre en pratique... Même si ce sont les mots que je rêve d’entendre depuis des semaines et même des mois ! Mais revigorée par ce que j’entends, je lutte de toutes mes forces pour repousser l’immense fatigue qui continue à me tirer vers le néant. La voix d’Aaron m’encourage et me guide.

*Parle-moi, Aaron. Dis-moi encore que tu m’aimes.*

Je m’accroche à ses mots comme à un canot de sauvetage.

– Tu me manques, ton visage, ton corps, ta joie, ton rire, ta gaîté, tout de toi me manque. Je ne pourrais pas vivre sans toi maintenant que je sais combien la vie peut-être belle quand tu es près de moi.

Je m’en veux d’avoir l’air indifférent, mais je suis toujours aussi incapable de la moindre réaction externe. Comment lui faire comprendre que je l’entends ? Que je suis infiniment touchée et heureuse ?

Et que moi aussi je l'aime, je l'aime et je l'aime plus que tout ?

– Ne me laisse pas, mon amour, répète Aaron secoué à présent de sanglots.

Je ne supporte pas qu'il souffre sans pouvoir le prendre dans mes bras et je déteste le savoir malheureux. Cela me fait bondir, enfin pas de façon littérale... Pourtant son chagrin et mon désir d'y remédier font monter une énergie inattendue qui se met à circuler lentement dans mon corps inerte. Comme si le fait qu'Aaron ait besoin de moi irriguait mes fonctions vitales amorphes, sa peine finit par activer le centre de commandes de mon être qui se remet en marche, de façon anarchique.

Je m'entends d'abord gémir. Juste un petit borborygme. Puis plus rien.

– Joy ?

Aaron renifle et je sens qu'il scrute mon visage.

*Continue Aaron, ramène-moi auprès de toi, dis-moi que tu m'aimes, encore et encore.*

Je m'efforce de contrôler la situation, soit la montée de réflexes désordonnés que je sens jaillir à l'intérieur de moi : tremblements, sueur froide et aussitôt brûlante et tics nerveux. Hélas je crains que vu de l'extérieur, et du point de vue d'Aaron, tout ceci ne ressemble pas à quelqu'un de cohérent, ni encore moins à une femme aimable pour la vie...

Spasmes en vrac et grimaces comprises, j'ai plutôt le sentiment de ressembler à un insecte en train de grésiller sur une lampe et d'y vivre ses derniers instants.

Je suis épuisée. Devant mon agitation sous-cutanée évidente, la main d'Aaron se pose sur mon visage d'où il écarte les cheveux collés sur mon front. Sa caresse me fait du bien, je respire lentement, tout en cherchant à repousser définitivement le monstre ensommeillé qui voudrait me voir replonger dans ses bras.

*Car les seuls bras que je désire à présent, ce sont ceux d'Aaron.*

– Joy, si tu m'entends, je voudrais que tu saches que j'ai été idiot.

J'aimerais pouvoir sourire à cette affirmation.

– Je n'ai pas su te dire combien je t'aime et maintenant il est peut-être trop tard.

*Oh oh, je ne suis pas morte ! Et j'ai même l'intention de vivre longtemps avec toi.*

À ce moment-là, il embrasse très délicatement mes lèvres auxquelles j'essaie désespérément de faire produire un nouveau son depuis le borborygme de tout à l'heure. La douceur de son baiser se répand dans tout mon corps et partout où elle passe, des lumières de renouveau s'allument.

– Aaron, murmuré-je.

Je réussis à esquisser un sourire puis à entrouvrir un œil. Le baiser de mon prince a clairement fait son effet.

– Joy !!!

Mes yeux acceptent de s'ouvrir totalement. La lumière m'aveugle, mais j'acquiesce de plusieurs battements de paupières. Puis je ne vois plus que le visage d'Aaron baigné de larmes et penché sur moi.

– Oh mon Dieu, j'ai eu si peur que jamais tu ne... bégaye-t-il.

Mes doigts retrouvent leur activité normale et se mettent à remuer. J'ai l'impression d'être un robot qu'on viendrait de rebrancher car chacun de mes membres se met à tressauter de façon totalement autonome.

*Me voilà réincarnée en R2D2 !*

– Je vais appeler l'infirmière, dit Aaron l'air aussi ravi que paniqué en observant mes fonctions motrices et vitales se réactiver une par une en désordre.

Du bout des doigts, je réussis à agripper un bout de sa manche de veste avant qu'il ne s'exécute.

– Attends, dis-je d'une voix enrouée qui semble appartenir à Toutankhamon qui aurait avalé ses bandelettes, tu as dit quelque chose, tu peux le redire maintenant que je suis à peu près redevenue moi-même ?

Il se penche sur moi. Les mains de part et d'autre de mon visage, il me fixe de son regard émeraude et dit d'une voix plus enchanteresse que jamais :

– Je suis le plus heureux des hommes de pouvoir te le dire les yeux dans les yeux : je t'aime Joy.

Ses larmes remontent, il les essuie d'un revers de manche.

– Ça, c'est une hyper-bonne nouvelle. Redis-le, souri-je.

– Je T'A.I.M.E, épelle-t-il en riant.

*Ça valait vraiment le coup de ressusciter.*

– Moi aussi, réponds-je en retrouvant mes facultés normales d'articulation.

Mais pas la mobilité... Car au moment où je tente de me tourner pour me redresser, une douleur aiguë au bras m'arrête. En même temps, un cliquetis métallique se fait entendre, avec un raclement de roulettes, puis des alarmes se mettent à sonner autour de nous.

– Attention tu es branchée de tous les côtés, dit Aaron en remettant la potence de perfusion à sa place.

– J’ai toujours été très tendance, plaisanté-je.

Avec un sourire rassurant, Aaron sort de la chambre.

– Je reviens tout de suite, je vais chercher un médecin, me dit-il.

Pendant les quelques minutes où je me retrouve seule, je réalise que ce n’est pas parce que je parle et remue les doigts que je suis totalement sortie d’affaire.

– Aaron, est-ce que je suis... lui demandé-je dès qu’il revient dans la chambre.

Je bégaye un peu à l’idée d’être blessée au point de ne jamais pouvoir remarcher ou bouger sans assistance.

– Tu n’as rien de cassé, aucun organe vital n’a été touché, juste des contusions et des points de suture à cause des éclats qu’on a dû te retirer. Les médecins ont dit que tu étais en coma post-traumatique avec durée et conséquences impossibles à anticiper.

La formulation typique d’Aaron j’analyse-et-je-contrôle-tout me fait sourire. Pourtant ses propos ne sont pas complètement rassurants : *il a dit coma ?*

À cet instant, le médecin appelé par Aaron ouvre la porte. Sanglé dans une blouse verte, il se dirige vers moi d’un pas rapide.

– Bonjour Mademoiselle, dit-il en enfonçant aussitôt son stéthoscope dans ses oreilles.

La gorge nouée, je murmure un bonjour inaudible. Le médecin pose son appareil sur mon cœur, mon ventre, mes poumons et mes côtes. Puis il m’envoie un faisceau de lumière dans les yeux, au fond de la gorge, avant de tapoter ma poitrine à deux doigts.

– Bien, dit-il, comment vous sentez-vous ?

– Secouée et embrouillée. J’ai l’impression d’avoir été passée au lave-linge, vitesse d’essorage 1 600 tours.

Levant un sourcil, le médecin se tourne vers Aaron.

– Je n’ai pas souvenir d’avoir prescrit un tel traitement à mademoiselle Delill ?

J’éclate de rire, mais je pousse un cri aussitôt, rappelée à l’ordre par mes points de suture.

– Bon, reprend-il plus sérieusement. Vous vous êtes réveillée relativement vite, ce qui est une excellente chose. A priori, cela exclut le risque de séquelles fonctionnelles.

Il suit mon regard inquiet sur mes tentatives maladroites de mouvement.

– Rassurez-vous : la mobilité va revenir et l’état de fatigue et de confusion dans lequel vous êtes

va disparaître progressivement. En revanche, impossible de vous dire en combien de temps, car le temps de récupération est variable selon les individus. En ce qui nous concerne, nous devons tout vérifier. Nous allons donc procéder à un certain nombre d'examens complémentaires. Une infirmière passera tout à l'heure vous faire une prise de sang, ensuite on fera un scan et un examen complet de l'ossature et des tissus pour être sûr que rien ne nous a échappé.

– Je vais rester hospitalisée longtemps ? demandé-je.

– Si tous les examens sont bons, on vous laissera sortir assez vite. Je repasserai vous voir après les premiers résultats.

– Docteur, est-ce que je pourrais vous parler une minute ? dit Aaron alors que le médecin s'apprête à sortir de la chambre.

Ce dernier lui jette un regard interrogatif avant d'acquiescer d'un hochement de tête. L'air absolument détendu, Aaron me sourit avant de suivre le médecin dans le couloir.

– Je lui ai juste demandé des précisions, m'explique Aaron quand il revient.

Je lui souris, imaginant les questions qu'il a pu poser : examens, objectifs, statistiques de récupération de cas similaires, évolution à court, moyen long terme...

– Oh Joy, dit-il en m'embrassant tendrement. Il faut que je te dise un truc très important.

– Ah ? répons-je reprise de tremblements inquiets.

Il me regarde avec un air sérieux.

– Je ne peux plus me passer de toi. Je t'aime et tu es la première, la seule et l'unique pour laquelle j'ai jamais ressenti autant d'amour.

Je souris largement.

– Je m'en serais voulu de manquer ça ! tenté-je de plaisanter mais, en réalité, je suis bouleversée par les paroles d'Aaron.

Des larmes embuent mes yeux.

C'est la première vraie déclaration de ma vie amoureuse. Il me semble que quand quelqu'un vous dit qu'il vous aime, c'est déjà très beau. Quand cela vient de l'homme auquel vous tenez, c'est merveilleux et quand cela vient d'Aaron, qui a tant de mal à exprimer ses sentiments, c'est carrément extraordinaire.

– Il a fallu que je craigne de te perdre pour m'en rendre compte, ajoute-t-il.

– Maintenant je suis là, et je n'ai pas l'intention de disparaître, dis-je en fermant les yeux, envahie par une énorme fatigue.

Cette fois, mon épuisement est aussi le contrecoup des émotions et du choc de la déclaration.

*Il m'aime, il m'aime, il m'aime.*

– Mais que s'est-il passé ? demandé-je après un moment.

– Tu ne te souviens pas ? s'inquiète Aaron.

Je secoue la tête, avec l'impression de secouer une nappe de brouillard. Mes seuls souvenirs sont un ensemble très confus d'angoisse, sensations et flashes visuels désagréables.

– Non, murmuré-je. Je me souviens du défilé, puis je crois que j'étais à la maison, puis je me vois avancer dans le hall de la tour. Toute seule.

Je frissonne malgré moi.

– Il y a eu une explosion puis un incendie sur le chantier, dit Aaron qui cherche visiblement la façon la plus objective et rassurante de me raconter ce que je semble avoir oublié. Quand les pompiers sont arrivés, le gardien les a prévenus qu'il y avait quelqu'un : ils t'ont cherchée immédiatement. Et c'est ce qui t'a sauvée.

Son regard se voile d'un coup. Il regarde sa montre.

– Tu es restée dans le coma exactement 36 heures 52 minutes et 28 secondes.

Je ris à cette précision.

– Mais pourquoi es-tu retournée à la tour ce soir-là ? demande Aaron, sourcils froncés.

– Je ne sais pas, balbutié-je. Il me semble que...

*Il me semble que rien du tout. À part que j'ai la mémoire en miettes.*

Qu'est-ce que je faisais sur le chantier alors que je me revois très bien sur le perron au moment où Aaron m'a déposée à la maison ? Je ferme les yeux pour tenter de me souvenir. J'étais dans le salon. Oui c'est ça, sur le canapé. Woody couché, mes pieds nus sur la table, mon téléphone... qui vibre. Aaron ? Mon sentiment de soulagement à cet instant. Mais oui, c'est ça ! J'ai reçu un SMS !

– C'est toi qui m'as envoyé un message pour me demander de te rejoindre ! dis-je, presque soulagée de découvrir la raison de ma présence dans la tour.

À l'air ahuri d'Aaron, je comprends qu'il y a un problème.

– Quoi ? Ce n'est pas toi qui... ?

Il secoue la tête, son front se fend de sa ride furieuse et ses doigts écrasent ma main.

– Jamais de la vie !

Son visage se renfroge. Et comme il secoue la tête avec agacement, je doute un instant qu'il me

croie tout à fait. Peut-être imagine-t-il que j'ai perdu la raison ?

– Regarde sur mon portable, dis-je pour le convaincre.

Il fait une grimace.

– On n'a retrouvé que la puce et encore elle est illisible.

– Oui, dis-je en me forçant à revisualiser la scène, j'avais mon téléphone à la main quand...

Aaron se lève et fait quelques pas autour de mon lit. Je le suis des yeux.

– Quelqu'un voulait que tu ailles là-bas, c'est évident. Mais qui ? réfléchit-il à voix haute.

J'avale ma salive avec difficulté. D'un côté, je suis soulagée qu'Aaron me croie mais, d'un autre, la conclusion à laquelle il parvient n'est pas vraiment rassurante. Fixant son visage tendu, j'essaie de raisonner, sachant que je ne suis pas au top de mes facultés logiques.

– Moi ? Mais pourquoi ?

Même si c'est ce qu'Aaron semble suggérer, je n'arrive pas à croire que quelqu'un ait voulu que je sois présente lors de l'explosion. Et puis qui en effet ? Mon cerveau va exploser tellement je me concentre pour tenter de mettre les morceaux du puzzle en place.

C'est alors que certaines images et souvenirs réapparaissent, comme si ma mémoire était un terrain vague plein de trous dont certains se comblaient ou se creusaient au gré d'un vent fantaisiste...

– Je ne me souviens que vaguement de ce qui s'est passé avant l'explosion. J'ai juste des bribes, tenté-je d'expliquer à Aaron qui m'écoute avec attention. Je sais que j'ai trouvé un papier... Je voulais te le montrer, mais... je ne sais plus pourquoi.

Encouragée par l'air compréhensif d'Aaron, je continue à me presser la cervelle. Je plisse le front comme si ça pouvait faire remonter les connexions qui me manquent cruellement.

– Je l'ai montré à Chase mais je ne sais plus pourquoi non plus. Je me souviens juste qu'il a dit que ce n'était pas à lui.

Une image ressurgit brutalement : Chase, le visage crispé, me tendant le bout de papier.

S'y associe un sentiment de malaise que je n'arrive pas plus à élucider que le reste.

– Mais, dis-je avec un sentiment de victoire extraordinaire, je sais où est le papier ! Regarde dans ma poche de pantalon... Sauf que je ne sais pas où est mon pantalon.

– Moi je sais, m'apaise gentiment Aaron. À nous deux, tu vas voir, on va la retrouver ta mémoire !

Épuisée par tous ces efforts de concentration, je ferme à demi les paupières. Dans un semi-brouillard, j'aperçois Aaron sortir le papier de mon jean visiblement rescapé de l'explosion et le

défroisser pour le lire.

Soudain, ma vue s'embrouille, mon corps se couvre de sueur et je me mets à trembler. Sans vraiment savoir pourquoi, j'ai très envie de pleurer. La fatigue, l'émotion et le coma aidant, tout se bouscule dans ma tête : l'explosion, la tour, les menaces, les accidents. Mais une chose apparaît évidente à présent :

– Alors quelqu'un nous en veut vraiment, à tous les deux ? dis-je d'une voix faible.

*Honnêtement je ne me sens pas tout à fait en état d'entendre la réponse.*

L'air contrarié, Aaron hoche la tête. Il sourit encore une fois pour me rassurer mais à son front plissé, ses mâchoires serrées et ses yeux durs, je vois bien qu'il est très préoccupé. Penché sur moi, il essuie mon front en nage, tapote mes oreillers avant de m'aider à me redresser pour boire le verre d'eau fraîche qu'il me tend.

– Tu veux que j'appelle l'infirmière ? demande-t-il.

– Non ça va maintenant, dis-je bravement. Juste un peu fatiguée...

Sans réfléchir, je fixe le papier froissé qu'Aaron a posé sur le bout de mon lit au moment de me venir en aide. Son regard suit le mien.

– Il faut donner ce document à la police, dit-il en se dirigeant déjà vers la porte, le papier à la main.

*Oh non, il ne va pas partir ?*

– Ne me laisse pas, dis-je d'un ton implorant.

– Non, excuse-moi. Je voudrais tellement pouvoir faire quelque chose. Je déteste n'avoir aucune prise sur ce qui arrive...

*Cet aveu d'impuissance doit lui coûter.*

Il baisse le nez.

– Viens près de moi.

Avec un effort surhumain, je me déporte de vingt centimètres sur le côté pour lui faire une place sur mon lit.

*Sacrée victoire : mon premier vrai mouvement autonome et volontaire depuis trente-six heures !*

Enfonçant le papier dans sa poche, Aaron s'avance. Sans le quitter des yeux, je tapote le matelas pour lui indiquer la place exacte où je l'attends.

– Ici.

Il s'allonge délicatement et pose sa tête contre la mienne sur l'oreiller.

– Je ne te fais pas mal ? demande-t-il en prenant ma main avec précaution.

– Au contraire. Plus tu es près de moi, plus je me sens bien.

*Quoiqu'un peu transformée en loukoum pâteux...*

Je pourrais même fondre de soulagement en sentant son corps solide à côté du mien. À présent, plus rien ne peut m'arriver.

– Mais, dis-je en essayant de réfléchir malgré la sensation de purée de pois qui perdure dans mon cerveau, est-ce qu'on sait ce qui a provoqué l'explosion ?

Aaron secoue la tête de droite à gauche.

– On en saura plus après l'enquête pour les assurances.

– Alors le défilé va être annulé ?

*Soit la catastrophe chez Idol...*

– Je ne sais pas.

En entendant la crispation dans sa voix, je réalise que si l'explosion a eu lieu au rez-de-chaussée de la tour, le bâtiment tout entier doit être endommagé.

– Mais la tour, elle a résisté ? dis-je en imaginant le pire, je veux dire, est-ce qu'elle s'est écroulée ?

Évidemment je pense au WTC. Qui n'y pense pas à New York quand on parle explosion et incendie ? Faisant signe que non, *ouf !*, Aaron soupire plusieurs fois.

– Je ne t'en ai jamais parlé, explique-il alors, mais je bosse pour le gouvernement.

*Je ne vois pas vraiment le rapport...*

– Tu es espion ? plaisanté-je un peu inquiète.

Aaron pouffe en embrassant ma joue.

– Disons que je bosse pour le ministère de la Défense. Dans le cadre d'un programme du Département Prospective et plus spécifiquement de la Cellule antiterrorisme.

– Je croyais que tu commercialisais des actifs immobiliers ? intervient-je. Alors Holmes and Scott, c'est une couverture ?

– Non, rit-il. La participation à ce programme gouvernemental est ce qui a fait la spécificité de

Holmes and Scott depuis quinze ans. Car tous nos bâtiments, que ce soit en construction ou rénovation, répondent à un cahier des charges particulier... Et top secret, ajoute-t-il avec un clin d'œil. Ils sont capables de résister à des attaques de type terroriste, internes ou externes.

J'ouvre de grands yeux.

– Nos constructions sont conçues pour ne pas s'écrouler en cas d'explosion, ondes vibratoires, choc thermique, mouvement sismique, incendie ou tout autre traumatisme provoqué par une attaque. Évidemment, on n'en parle jamais, car le gouvernement ne souhaite pas alerter les populations. Tu comprends ?

– Techniquement rien du tout... mais je vois l'idée.

Car même si tout ceci ressemble au scénario d'un James Bond, je saisis très bien le principe fondateur : faire en sorte que le 11-Septembre ne se reproduise pas.

– Alors oui, reprend Aaron, pour revenir à ta question, la tour 88 a résisté et c'est rassurant : cela prouve que nos recherches et nos réalisations sont utiles.

J'avoue que je n'aurais jamais imaginé qu'Aaron travaille dans le cadre d'un programme secret du gouvernement. Mais au fond, cela ne me surprend pas qu'il se soit impliqué dans ce projet et qu'il en ait fait le fil rouge de son activité professionnelle. Je le connais assez aujourd'hui pour savoir qu'il a besoin de croire à l'utilité de ce qu'il entreprend.

– En revanche, dit-il avec une petite moue gênée comme s'il en était responsable, le défilé ne pourra pas avoir lieu dans la tour, car si la structure a tenu bon, il faudra des mois d'expertises, d'analyses des données puis de travaux avant que le bâtiment puisse recevoir du public.

– Pauvre Stan Oscar, souris-je avec une pensée pleine de compassion pour Abby, Léo et Idol.

Aaron me fixe avec tendresse. Dans son regard rempli d'amour, je vois qu'il a eu vraiment très peur pour moi. Cela me trouble terriblement. Car avec un effet retard certainement dû au coma, je réalise que, outre les fumées nocives d'incendie, les éléments de décor projetés en l'air et le sol qui se dérobaient littéralement sous mes pieds, j'aurais pu me prendre cent étages de béton armé sur le crâne.

*Décidément, depuis le bloc de ventilation dans la cuisine d'Aaron, le ciel a tendance à me dégringoler dessus régulièrement...*

Mais là, j'aurais pu mourir. Et si Aaron ne construisait pas ces immeubles haute sécurité, je ne serais probablement pas là pour faire des petites blagues sur ces étranges météorites qui émaillent le quotidien de notre relation depuis le début.

*Ce serait paix à mon âme, ci-gît Joy écrasée sous des tonnes de débris et de ferrailles.*

J'essaie de garder cette pensée à distance et d'en sourire, mais je sais que je l'ai échappé belle.

– Alors c’est grâce à toi, dis-je à Aaron.

Il me regarde l’air étonné.

– Que ?

– Que je suis en vie et que des tas de gens dans le monde entier pourraient être sauvés.

Il hausse les épaules.

– C’est le moins que je puisse faire : des bâtiments résistants qui ne deviennent pas...

– Des pièges, murmuré-je sans réfléchir.

*Et des tombeaux.*

En observant son profil droit, noble et solide, je réalise combien l’histoire d’Aaron et son travail aujourd’hui sont intimement liés. Je réentends ses paroles la première fois où il s’est confié à propos de ses parents. : « J’ai suivi la voie que mes parents m’avaient tracée »

Par leur vie mais aussi par leur mort violente dans des tours devenues des prisons qui se sont refermées sur eux.

– Oui, finit-il par dire après une longue inspiration.

Au risque d’arracher complètement la perfusion sur mon bras droit, je me tourne vers lui et l’embrasse.

– Aaron, tu es vraiment un homme hors du commun.

Il lève les yeux au ciel en souriant.

– Tu dis ça pour que je reste encore allongé à côté de toi sur ce lit bien trop étroit pour deux personnes ? essaie-t-il de plaisanter.

– Je dis ça parce que tu as sublimé un traumatisme en un acte altruiste, généreux et bon pour le genre humain, dis-je très solennellement.

– Je ne suis pas très bon en psychanalyse. Mais je crois que je comprends. Et tu me fais un compliment, non ?

Je lui souris et je continue sur ma lancée, admirative de la force qu’il lui a fallu pour ne pas se laisser submerger par la douleur et se renfermer sur elle.

– Tu as su tirer de ton expérience dramatique l’essence de ton métier : anticiper et prévoir.

Malgré mon esprit encore confus, c’est comme si je voyais avec clarté se dessiner un parcours aussi douloureux que réparateur conduisant Aaron de la mort de ses parents à protéger la vie des autres.

– En fait, tu as construit toute ta vie professionnelle pour éviter que de tels drames se reproduisent.

*Alors que tu aurais pu en vouloir à la terre entière* me dis-je en me souvenant des paroles de Chase lors de notre dîner.

Il se tourne vers moi : nous voici face à face, yeux dans les yeux.

– Tu as raison, dit-il en hochant la tête. Ça peut paraître étrange, mais je n’ai jamais voulu voir les choses comme ça et réfléchir au véritable sens de ce que je faisais. Bien sûr, j’ai choisi cette voie pour respecter le souhait de mes parents, mais d’un certain côté, c’est comme si ça se passait juste entre eux et moi, une façon de leur demander pardon et de payer ma dette. Mais maintenant, avec ce qui vient d’arriver, je réalise que ce choix a vraiment du sens. Et d’autant plus aujourd’hui quand la vie de la personne à laquelle je tiens le plus au monde a pu être sauvée grâce à ce qu’on fait chez Holmes and Scott.

En guise de réponse, je l’embrasse tendrement, en pensant à cette part douloureuse d’adolescent resté au fond de lui, qui peut se dire « survivre à mes parents a servi à quelque chose » et se sent, je l’espère, si ce n’est complètement cicatrisée, réconfortée et consolée.

– Je ne pourrais vraiment pas vivre sans toi, murmure-t-il contre mes lèvres.

– Je n’ai pas l’intention de vivre sans toi non plus.

Interrompant notre tête-à-tête, la porte s’ouvre à cet instant. Aaron se relève d’un bond et manque de se prendre les pieds dans le support à roulettes de la perfusion.

– N’allez pas vous casser quelque chose maintenant, lui conseille l’infirmière en poussant un chariot encombré de seringues et de tubes aux bouchons multicolores.

Aaron ramasse sa veste.

– Je te laisse alors, me dit-il. Je reviendrai un peu plus tard.

Au moment où il s’éclipse, le médecin pénètre dans la chambre pour donner des indications à l’infirmière.

– Ah Docteur, rit Aaron avant de refermer la porte, je vous la confie !

– J’en prendrai grand soin.

– Depuis hier, M. Scott est ressuscité, j’ai bien cru qu’il ne passerait pas la nuit, plaisante le docteur une fois Aaron sorti.

– Il a dit quelque chose ? demandé-je étonnée qu’il se soit confié, lui qui exprime si difficilement ce qu’il ressent.

– Il suffisait de le regarder pour comprendre...

Je souris en tendant le bras à l’infirmière. *Pauvre Aaron...* il devait vraiment être effondré. Et je m’en veux presque de lui avoir causé tant de peurs et d’émotions.

Le médecin prend une nouvelle fois mon pouls pendant que l'infirmière s'installe sur le côté pour prélever mon sang. En fixant les tubes qu'elle aligne consciencieusement, une idée me vient. Du genre pragmatique... qui va de « Aaron » en passant par « prise de sang » pour arriver à « nous deux ».

*Et si je profitais de ma présence à l'hôpital ?*

– Dites, est-ce que vous pourriez... puisque je suis là, contrôler... le VIH ? demandé-je malgré tout un peu gênée.

Le médecin hoche la tête avec un sourire étrange puis tapote mon bras d'un geste paternel. Je me sens rougir jusqu'au bout des ongles.

## 2. Un long chemin

Il fait nuit quand je me réveille.

Assommée par les émotions, les mouvements qu'il m'a fallu faire et les efforts de concentration, je me souviens m'être endormie hier dès que l'infirmier a commencé à rouler mon lit à travers les couloirs pour me faire passer de services en salles d'examens. Je me souviens aussi de rêves étranges où je me promenais en robe de mariée au milieu d'immeubles qui s'écroulaient et se redressaient aussitôt.

Comme des bribes dans ce long sommeil agité, je revois les visages penchés sur moi : le neurologue assurant que mes « fonctions cognitives et mémorielles ne sont pas atteintes » et parlant de « traumatisme et blocage protecteur des émotions ». L'infirmière me disant ce matin que c'est normal que je dorme autant après un tel choc. Le kiné qui a fait remuer toutes mes articulations jusqu'à épuisement. Le médecin avec son stéthoscope...

Et Aaron me répétant qu'il m'aime.

Est-il revenu aussi souvent que j'en ai l'impression ou ai-je tant rêvé de lui qu'il m'a semblé présent ?

Je m'apprête à me rendormir quand de petits coups discrets retentissent à la porte.

– Oui, dis-je en pensant qu'il s'agit d'Aaron.

La porte s'ouvre au ralenti. Puis, à petits pas, entre... Kirsten, l'air timide, portant une énorme boîte de cupcakes devant elle.

*Kirsten !?!*

– Oh, Joy, dit-elle les larmes aux yeux.

– Je vais bien, lui dis-je en essayant de me redresser sur mon lit, ne t'inquiète pas.

Je tente d'avoir l'air serein, mais ma voix faiblit. Je suis si touchée qu'elle soit venue. C'est comme si elle me disait : mettons de côté tout ce qui nous a séparées, restons amies. Mais surtout j'ai l'impression d'entendre qu'enfin, elle pourrait peut-être m'avoir pardonné.

Comme elle se met à sangloter tout en me dévisageant, j'ai une bouffée de panique : pour la première fois depuis que j'ai repris conscience, face à son air affolé, je me demande quelle tête je peux bien avoir. Car depuis hier, dans le regard d'Aaron, je n'ai vu qu'amour, dans celui du personnel de santé, réserve et neutralité professionnelle, mais dans celui de mon amie à présent : affolement.

Mon cœur se met à battre avec inquiétude.

– Kirsten, dis-moi la vérité. Est-ce que je suis défigurée ?

Si je suis transformée en sosie de Frankenstein couturé et rapiécé, mon amie me le dira.

*Enfin, jusqu'à ces derniers mois, elle me l'aurait dit...*

– Pas du tout, sourit-elle enfin, mais tu as des coquards violets jusqu'au milieu des joues et ça vire au jaune autour de l'œil droit.

Elle plisse les yeux pour mieux me détailler.

– Tu as aussi un pansement sur le crâne et ton arcade sourcilière est recousue.

– Tu es sûre que c'est tout ?

– Certaine, à part ça, tu as plutôt bonne mine, rit-elle entre deux sanglots.

Elle approche le fauteuil de mon lit. Ensuite posant maladroitement ses gourmandises sucrées, elle se penche sur moi pour poser une bise chaleureuse sur chacune de mes joues.

– Oh Joy, si tu savais comme je m'en veux.

– Mais de quoi ?

L'air mal à l'aise, elle tord ses doigts entrelacés.

– Je t'ai dit des horreurs quand on s'est engueulées et je ne me suis jamais excusée !

*On ? Tu m'as engueulée et je le méritais...*

– Quand Aaron m'a appelée pour me prévenir que tu étais à l'hôpital, continue-t-elle, j'ai eu si peur. Je ne me le serais jamais pardonné. J'ai été tellement injuste et dure avec toi...

– Tu étais malheureuse, la coupé-je. Et en plus, je t'avais menti...

– Ce n'était pas simple pour toi non plus.

– Ce n'est pas faux, admetté-je en repensant à mes états d'âme déchirés.

– Alors je voudrais m'excuser pour la façon ignoble dont je t'ai traitée et te dire que notre amitié a vraiment été quelque chose d'essentiel pour moi, poursuit mon amie avec un air attristé.

*A été ?*

Que Kirsten parle de notre amitié au passé me fait mal. Sans flancher, je soutiens le regard grave de mon amie.

– Ces derniers mois, c'est ma famille qui m'a permis de me reconstruire. Et toi, tu n'étais pas là... Ce n'est pas un reproche, sourit-elle. Mais quand j'ai réalisé que tu aurais pu mourir et ne plus jamais être là, je me suis dit que si je ne pouvais pas t'appeler, te parler, te raconter tout et n'importe quoi, ce serait un vide monstrueux dans ma vie. Il m'aurait manqué l'essentiel : ma meilleure amie.

– Kirsten, réussis-je seulement à dire tellement ma gorge est serrée.

Alors que je voudrais crier que je ressens exactement la même chose.

– Je suis fille unique, tu le sais, reprend-elle d’une voix calme. Mais maintenant, Aaron est là, comme un grand frère pour moi – sa voix s’enroue un peu à ce prénom –, et toi, Joy, depuis qu’on se connaît, tu es la sœur que j’ai toujours rêvé d’avoir.

Émue, je me concentre sur son visage serein pour ne pas fondre en larmes. La sincérité de la déclaration de mon amie me bouleverse.

– Merci Kirsten, murmuré-je comprenant que tout est redevenu comme avant entre nous.

*Et même mieux qu’avant.*

Car nous sommes toutes les deux conscientes de ce que nous ne voulons pas perdre : notre amitié.

Elle secoue la tête, comme si mes remerciements l’agaçaient.

– Écoute-moi, dit-elle d’une voix autoritaire. Je veux que plus jamais nous ne soyons fâchées, plus jamais rester sans nouvelles, ni être loin de toi et plus jamais ne pas être ton amie.

À sa formulation étrange, je comprends que Kirsten prend sur elle et cherche à maîtriser son émotion. Et aux larmes qui me remontent dans mes yeux...

*Moi pareil.*

– Maintenant, j’exige de toi une promesse.

*Oh ?*

En regardant sa lèvre qui tremble, signe de grand trouble chez mon amie, je devine que sa demande concerne Aaron. Mon cœur se ratatine.

– Laquelle ? prononcé-je la bouche sèche.

– Je veux que tu me demandes d’être ta demoiselle d’honneur, dit-elle en prenant ma main d’un geste solennel.

*Pardon ?*

– Et que tu épouses Aaron.

Incapable de parler, je pleure et je ris en même temps, consciente du chemin douloureux parcouru par mon amie pour arriver à dire qu’elle désire que je me marie avec celui qu’elle a si longtemps aimé. Je serre sa main très fort. J’admire sa force et je mesure la solidité de notre relation. Je pense à cette phrase qui m’a toujours semblé ridicule « ce qui ne nous tue pas rend plus fort ». Mais tel un

phénix renaissant de ses cendres, notre complicité revit, plus intense et franche que jamais. Parce qu'au fond, elle prend appui sur ce qui nous a autant séparées que réunies : Aaron.

- Alors ? reprend-elle d'un ton faussement pincé, j'attends.
- Kirsten, souris-je, veux-tu être ma seule et unique demoiselle d'honneur ?
- J'accepte avec plaisir.
- Ceci étant acté entre nous, Aaron n'a fait aucune allusion au mariage... précisé-je.
- Au diable les conventions, tranche mon amie en riant, tu n'as qu'à le demander en mariage !

*Laissons-lui le temps : il vient tout juste de me dire qu'il m'aime...*

- Parce que Joy Scott, ça sonne vraiment bien, non ? dit-elle en éclatant de rire.

Il y a si longtemps que je ne l'avais pas vue aussi détendue. Je retrouve mon amie de toujours : généreuse, sincère. Et unique.

- Kirsten, merci d'être là. Moi aussi, quand tu étais...

Les mots se bousculent, encombrés de remords et de chagrin. Je voudrais lui faire comprendre que je ne l'avais pas oubliée, que je n'étais pas indifférente.

- Je sais, murmure-t-elle, on m'a dit.

Je suis touchée. Sans que je le formule, elle a, comme toujours, compris de quoi je parle : ma visite quand elle était à l'hôpital.

- Est-ce que tu vas bientôt revenir à New York ? demandé-je.

– Je commence à y penser... Et je te promets que tu seras la première au courant, dit-elle avec un clin d'œil.

Nos mains continuent à se serrer l'une dans l'autre. À nouveau, on frappe à la porte.

- Entrez, dis-je en essuyant mes yeux.

Effaçant les traces de mascara sur ses joues, Kirsten se redresse. La porte s'ouvre.

– Maman ? demandons-nous en chœur alors que, clairement, il n'y a aucun doute sur le fait qu'il s'agisse de nos mères en chair et en os.

Ma mère se jette sur moi et me serre dans ses bras. Ses larmes ruissellent sur ma joue tandis que Gloria, la mère de Kirsten, passe de l'autre côté du lit et m'étreint à son tour, avant de passer un bras complice autour de l'épaule de sa fille. Malgré sa longue pratique de la zénitude, ma mère est décomposée. Tout en reniflades, elle caresse mes cheveux, mes mains et mes joues avec des gestes fébriles. Gloria n'a pas l'air en meilleure forme et Kirsten est presque obligée de la soutenir.

Je jette un regard à mon amie qui fait une petite grimace amusée, aussi étonnée que moi par

l'arrivée de nos mères en duo inquiet.

– Ma petite fille, murmure ma mère.

– Nous avons eu si peur, ajoute Gloria en nous fixant tour à tour Kirsten et moi.

– Tout va bien maintenant, assuré-je étonnée d'apprécier autant le réconfort de l'amour maternel comme un cocon douillet autour de moi. Doublement ouaté et rembourré de chaleur par la présence de deux mères réunies à mon chevet.

Malgré son inquiétude, la mienne ne me presse pas de questions. Caressant ma main, elle me couve des yeux, comme pour m'envoyer des milliers de bonnes ondes et de bienveillance maternelle. Je lui souris, attendrie par ce côté maman poule inédit. Ou que je n'avais pas voulu voir avant.

*En tous les cas, j'aime bien !*

Visiblement depuis quelque temps, les êtres m'apparaissent différemment, comme si j'avais de nouveaux yeux et que je pouvais apercevoir dans le monde plein de choses que je n'avais pas soupçonnées jusqu'alors.

Par sa venue aujourd'hui à New York et ce, contre toutes ses promesses de ne jamais y revenir, ma mère me dit à sa façon que rien ne peut l'arrêter quand, moi, sa fille, je suis en danger. Et cela me fait chaud au cœur.

Je comprends aussi que Gloria, par sa présence aujourd'hui, m'assure à nouveau qu'elle ne m'en veut pas d'avoir brisé le cœur de Kirsten et qu'elle conserve toute son affection et sa tendresse pour celle qui est la meilleure amie de sa fille.

Quand une main toque à nouveau sur la porte, je sursaute. La répétition de ces coups finit par donner à cette chambre des allures de scène de théâtre avec levers de rideau et rebondissements. Et j'ai un peu l'impression d'être sur scène dans un exercice d'improvisation en solo « sortie de coma ».

Quand la porte s'ouvre, j'aperçois un énorme bouquet de fleurs, derrière lequel des cheveux roux et des mèches platine apparaissent.

*Abby, Lucie ?*

– Joy, crie Lucie, j'ai cru que je ne te reverrais plus jamais.

Je reconnais bien là son sens aigu de la dramatisation...

Quand elle enlève ses lunettes noires, ses yeux sont cernés de mauve, il est clair qu'elle n'a pas dû fermer l'œil depuis deux jours.

– Ne nous refais jamais un coup comme ça, dit Abby fidèle à ses habitudes accusatrices.

Mais dans sa voix enrouée perce une émotion inattendue.

Je regarde tour à tour les cinq femmes dressées autour de mon lit et dans leurs yeux, je lis autant d'affection que de soulagement à me voir bien vivante.

– Que de visites ! dis-je, gênée d'être au centre de toute l'attention.

Mais surtout très émue de savoir que toutes sont venues aussitôt que possible parce qu'elles tiennent à moi. Parce que chacune à leur façon, elles m'aiment et me veulent du bien.

*Même Abby que j'ai soupçonnée longtemps de souhaiter me voir disparaître de son horizon !*

Et moi aussi, je tiens à elles. Parce qu'elles sont, ma boss comprise, les personnes essentielles de ma vie aujourd'hui.

– Il y a quelqu'un d'autre qui voudrait ton autorisation avant d'entrer... dit alors Lucie.

– Stan Oscar ? plaisanté-je tout en devinant de qui elle parle.

– Frédéric Gabriel. Il est venu avec moi, dit Lucie d'un air timide. Il attend dans le hall.

Je regarde aussitôt vers ma mère dont le visage reste lisse et paisible. Elle hoche la tête, signe que cela ne lui pose aucun problème. Qu'elle est en paix avec lui.

*Moi aussi. Même si ce n'était pas gagné quand je repense à ma réaction lors de la réapparition de mon père dans ma vie...*

Mais étonnamment, je ne conçois même plus qu'il n'y ait pas sa place à présent !

Rouvrant la porte, Lucie va chercher mon père. Gloria et ma mère échangent quelques mots tandis que Kirsten se présente à Abby.

*Je manque à tous mes devoirs.*

– J'ai beaucoup entendu parler de vous, lui dit Kirsten avec un sourire à mon intention.

– En bien, j'en suis certaine, répond Abby sans sourire.

Puis mon amie et ma boss parlent mode et collections. Quand Lucie revient avec mon père, les conversations se transforment en bourdonnement lointain. Toute mon attention se porte sur l'homme qui, malaxant son bonnet entre ses doigts, hésite sur le pas de la porte.

Son regard fait le tour des visiteurs. Avec un sourire discret, il salue ma mère en premier puis les autres d'un bref signe de tête. Ses traits sont tirés, ses yeux creux, presque enfoncés dans leurs orbites par la fatigue. Ou l'inquiétude... Comme l'autre soir chez Aaron, son attitude m'émeut : le héros solide de mon enfance me semble devenu un homme vieillissant et sensible.

*Un simple être humain quoi.*

Il n'est plus le surhomme de ma jeunesse ni le monstre égoïste que j'ai construit et déconstruit pendant des années jusqu'à le haïr : il est redevenu mon père. Et je suis heureuse de le voir.

– Papa, dis-je doucement en lui tendant la main.

Ses yeux s'éclairent quand il approche. Je surprends le regard de ma mère, qui affiche son air que j'appelle béat pour la faire enrager : son fameux sourire Bouddha-peace-and-love. Puis j'aperçois l'expression de Kirsten : carrément admirative.

*Eh oui, moi aussi, j'ai fait un long chemin en quelques semaines !*

Son clin d'œil marque une nouvelle fois le renouveau de notre complicité. Quand mon père se penche sur moi pour m'embrasser, il murmure à mon oreille :

– Heureux que tu aies rouvert les yeux, princesse.

Quand il se relève, une larme roule lentement sur sa joue où la barbe repousse. Je lui tends en souriant un coin de drap pour l'essuyer.

Un peu plus tard, émue, heureuse et épuisée, je regarde tour à tour les six personnes les plus importantes de ma vie qui à présent discutent à voix basse autour de moi.

*Il ne manque qu'Aaron.*

Quand la porte s'ouvre une nouvelle fois, je m'attends à ce que l'homme de ma vie entre mais c'est le médecin. Il annonce d'une voix ferme.

– Deux policiers aimeraient s'entretenir avec vous, mademoiselle Delill. Je repasserai vous voir après.

### 3. Sous le signe de l'imprévu

– Chase Farrell est un ami à vous ?

Mal à l'aise et inquiète, je me mords les lèvres et hésite avant de répondre. Le policier bedonnant qui a posé cette question est campé devant la porte qu'il a pris soin de refermer. L'autre se tient debout à côté de la potence de perfusion, dans une attitude martiale un peu inquiétante. Aaron, qui les accompagne depuis leur entrée dans ma chambre, est de l'autre côté de mon lit, sa main enserrant fermement la mienne.

– Oui, finis-je par dire au bout d'un moment.

*Enfin je crois...*

Car dans mon esprit encore confus, quelque chose ne colle pas avec le mot « ami ». Je ne suis pas le centre du monde, mais Chase ne devrait-il pas avoir pris de mes nouvelles ? Il ne peut pas ne pas savoir ce qui est arrivé... Ou alors ? Mais quoi alors ?

Une nouvelle question du policier interrompt mes pensées qui s'embrouillent.

– M. Scott nous a remis une liste de quatre noms, pouvez-vous nous dire dans quelles circonstances elle s'est trouvée entre vos mains ?

Un peu lasse, je réexplique ce dont je me souviens.

– Vous avez une idée d'où peut être M. Farrell à présent ?

Je sursaute. Qu'est-ce que ça veut dire ? La gorge serrée, je secoue la tête en cherchant Aaron du regard.

– Farrell a disparu.

– Comment ça disparu ? répété-je sans comprendre.

– Nous prenons cette liste très au sérieux, continue le policier sans répondre à ma question.

– Pensez-vous qu'il y ait un rapport entre Farrell et ces noms ? Et avec l'explosion ? demande Aaron formulant alors les questions qui se bousculent dans mon crâne au même moment.

– L'enquête le déterminera, dit le deuxième policier qui était resté muet jusqu'alors.

Après une nouvelle salve de questions, les deux policiers effectuent un salut quasi militaire et sortent.

– Ça va ? me demande Aaron plein de sollicitude. Tu veux te reposer ?

C'est vrai que je me sens vidée malgré le fait que j'ai dormi quasiment non-stop depuis que je suis sortie du coma, mais avec l'émotion des visites et maintenant les policiers... Pour ne pas l'inquiéter, je fais non de la tête.

*Et je décide de prendre le taureau par les cornes...En me levant !*

Avec précaution et sous le regard alarmé d'Aaron, je me redresse lentement pour m'asseoir sur le bord de mon lit.

– Le kiné m'a dit de faire quelques pas plusieurs fois par jour.

J'avoue que ce matin, j'ai cru m'écrouler quand il m'a fait lever pour la première fois, mais, ça, je ne le dis pas à Aaron. Quand je me mets debout, Aaron passe un bras autour de ma taille et nous avançons côte à côte à petits pas.

– Je ne comprends rien à toute cette histoire, avoué-je heureuse de sentir sa présence physique rassurante, mais il me semble que marcher m'aide à réfléchir !

Après trois tours de chambre, Aaron m'aide à me réinstaller dans mon lit.

– À ton avis, pourquoi Chase a disparu ? Tu crois vraiment que ça a un rapport avec la liste ?

À ces mots, je me revois assise chez Aaron, le papier entre les mains. Avec l'image très précise de ce moment, mon sentiment de malaise refait surface. Comme un truc obsédant, un truc qu'on a sur le bout de la langue.

– C'est peut-être juste une coïncidence, dit Aaron songeur.

*Coïncidence ? Oui, c'est ça, c'est exactement ce que j'ai pensé !*

Comme une digue qui se rompt, la mémoire me revient alors, charriant des morceaux épars et brouillons.

– Ça y est, dis-je à Aaron très surpris. Je me souviens. J'ai cherché sur Internet les noms de la liste...

Je me souviens surtout des découvertes macabres que j'y ai faites en googlisant les noms. Et m'être dit que deux accidents mortels sur un même bout de papier ça faisait une drôle de coïncidence. Mais comment j'ai pu oublier un truc pareil ? Et si j'ai oublié ça, est-ce qu'il y a d'autres choses qui ont pu me sortir de la tête ?

– C'est un peu angoissant, murmuré-je après lui avoir raconté mes découvertes, si ça se trouve, j'ai oublié plein de trucs hypergraves et importants...

– Je comprends que ça t'inquiète, mais voyons le côté positif des choses : ta mémoire revient.

– Oui, mais...si je...

- Tu te souviens de moi, et ça, c'est important non ? sourit Aaron en me serrant contre lui.
- Capital.

*J'aimerais bien tout de même ne pas trouver trop de surprises désagréables dans mon placard à souvenirs perdus...*

- D'après les journaux, la mort d'Ariane Farrell, la belle-mère de Chase, n'était pas un accident, expliqué-je alors.
- Est-ce que Chase serait menacé lui aussi ? s'interroge Aaron en même temps que moi.
- Ou il s'est enfui par peur qu'on le soupçonne ? dis-je voulant croire à l'innocence de celui qui reste encore, jusqu'à preuve du contraire, mon ami.

Il a dû fuir pour se protéger, c'est évident : Chase a fait de la prison, ce qui le désigne tout de suite aux yeux de tous comme le suspect idéal. Ignorant si Aaron connaît cet épisode de la vie de Chase, je me tais, à la fois pour ne pas l'influencer et aussi par une sorte de loyauté vis-à-vis de Chase à qui j'ai juré de ne rien dire.

– Le troisième nom, Arthur Williams, était cité dans les articles de journaux aussi, ajouté-je pour éviter de penser davantage à Chase. C'est un avocat qui a été l'amant d'Ariane. Il a été interrogé par la police suite à l'accident de son ancienne maîtresse mais apparemment il n'a pas été arrêté. Et je ne sais pas si c'est le même que sur la liste mais un David Wilson, P.-D.G. de Wilsons Brothers est mort peu après les attentats en 2001.

– Quoi ? David Wilson de Wilson Brothers ? Mais je ne savais pas ! dit Aaron l'air troublé. C'était une relation de mes parents...

Tout en caressant ma main, il reste songeur : j'imagine qu'il pense à sa famille. Et à ce Wilson lui aussi disparu, comme si le passé se refermait petit à petit sur ceux qui avaient fait partie de sa vie avant le 11-Septembre.

– Ce n'est peut-être pas lui sur le papier, surtout s'il est mort il y a quinze ans... Mais, reprend Aaron, c'est quand même très curieux que je connaisse un des noms de cette liste et que le mien y soit aussi... Et l'autre, Williams, un avocat tu m'as dit ? Jamais entendu parler. Je vais essayer de le contacter.

- Tu ne veux pas plutôt laisser la police s'en occuper ?
- Surtout que vous allez avoir autre chose à faire, monsieur Scott, intervient alors le médecin.

Ni Aaron ni moi ne l'avons pas entendu entrer.

– Tous les examens que nous avons faits sont parfaits. M<sup>lle</sup> Delill peut donc rentrer chez elle, et dès maintenant.

– Maintenant ! répète Aaron réjoui.

– Prenez soin d'elle, il lui faut du calme et aucun stress, recommande le médecin en tapotant l'épaule d'Aaron d'un geste paternaliste. Je sais d'expérience que vous savez vous montrer très convaincant quand vous voulez quelque chose.

Comme Aaron me fait un clin d'œil un peu confus, je comprends qu'il a dû intervenir et argumenter pour que je sorte au plus vite...

Le médecin me serre la main avant de partir.

– Reposez-vous. En cas de problème, vous m'appellez. Mais il n'y en aura pas.

La main sur la poignée de la porte, il se retourne.

– Vous avez eu beaucoup de chance, mademoiselle.

– Oui...je le sais, dis-je en regardant Aaron qui opine.

*Et surtout l'immense chance d'avoir un homme merveilleux à mes côtés.*

Très vite, Aaron organise la suite des opérations : récupération de mes affaires, vêtements pour me rhabiller vu que ceux que je portais sont en lambeaux, arrivée de la voiture, questions administratives diverses, règlement des frais et minutage de chacune des étapes dans un timing précis... Pendant qu'Aaron met en place le plan de sortie, je reste allongée sur mon lit, attendant simplement qu'on m'indique quoi faire.

Et pour une fois, moi l'indépendante nourrie au lait maternel de l'autonomie en toutes circonstances, je suis heureuse de me laisser faire.

\*\*\*

Deux heures plus tard, une fois les derniers détails réglés par Aaron, je sors de l'ascenseur à son bras. Dans le hall de l'hôpital, mon cercle de fidèles, soit Kirsten, Gloria, ma mère, mon père, Lucie et Abby se pressent autour de moi. Incrédule, je les fixe tout à tour, cherchant même Woody du regard avant de me rappeler que les chiens ne sont pas admis dans les hôpitaux.

*Le genre de règle qui doit réjouir ma boss et qu'elle ferait bien appliquer dans tout New York !*

Mais, ils sont tous restés là à attendre ma sortie ? Depuis des heures ??

*C'est un véritable complot, ma parole...*

– Si je comprends bien, j'étais la seule à ne pas être au courant que j'allais sortir ce soir ?

Tous acquiescent en souriant. Quoi ? Sans même un peu de gêne à avoir fait des cachotteries ?

Je me promets de savoir comment Aaron a manigancé tout ça dès que je serai un peu plus solide. Car pour le moment, la tête me tourne. Je me sens blêmir et je me mets à vaciller.

Bras tendus, ma mère se précipite, prête à s'ouvrir en parachute pour me secourir. Plus rapide, Aaron me retient déjà en passant un bras autour de ma taille. Je souris et fais signe que ça va, mais ma mère semble bloquée sur « alerte maximale ».

– La voiture est juste là, me dit Aaron en me soutenant pour avancer.

Toutes ces émotions m’ont coupé les jambes...

Sous le porche d’entrée de l’hôpital, mon équipe de soutien au grand complet s’aligne alors en haie d’honneur sur mon passage. Ouvrant la porte, le chauffeur s’incline avec cérémonie. Les passants s’arrêtent, imaginant sans doute qu’il s’agit d’une star. Les lunettes noires de Lucie y sont pour beaucoup...

*Mais on est loin de l’allure couture des podiums... Vu mon look, sweat à capuche et cheveux sales, on dirait plutôt que je sors de cure de désintox !*

Au moment de monter dans la voiture, Kirsten m’embrasse la première.

– Je n’aime pas trop les au revoir, chuchote-t-elle maladroitement. Alors à plus.

– Tu sais que tu es toujours la bienvenue à la maison... Viens nous voir dès que tu iras mieux et avec Aaron bien sûr, propose Gloria en me serrant longuement contre elle.

J’acquiesce, extrêmement touchée par sa proposition. Gloria me sourit en prenant affectueusement sa fille par l’épaule. Ma mère me serre alors dans ses bras. Je l’entends renifler tandis qu’elle me frotte le dos avec affection.

– Je t’aime fort, maman, dis-je le nez contre son manteau, respirant à pleins poumons le parfum de mon enfance.

– Occupez-vous bien d’elle, je vous fais confiance, dit-elle à Aaron quand elle me lâche.

Le genre de truc que ma mère ne dit pas habituellement, elle est plutôt sur le mode détaché non-interventionniste « je ne donne pas de conseil et chacun gère sa vie ».

Je devrais lui dire « n’aie pas peur maman ». Mais suis-je vraiment crédible avec un bandage autour du crâne, le corps flageolant et la tête en compote ?

– Fais attention à toi, princesse, me glisse mon père à l’oreille.

Puis, il tend la main à Aaron qui a reculé pour laisser mon père m’embrasser.

– Promis, je ne vous étranglerai plus jamais ! dit-il, je sais maintenant ce que vous représentez pour Joy.

Le regard surpris de ma mère passe sur les visages amusés d’Aaron et de mon père.

– T’inquiète pas maman, dis-je, c’est une histoire entre hommes.

Ensuite, Abby me prend solidement par les épaules pour me fixer droit dans les yeux.

– Ne me fais jamais revenir dans un endroit aussi déprimant, il y a de quoi devenir cardiaque ici.

– Moi je reviendrais volontiers pour un heureux événement, dit Lucie d’un air innocent.

Je fusille Lucie du regard mais ne peux me retenir de sourire à ma boss et à ma mannequin préférée. Aaron éclate de rire.

– On en reparlera, chuchote-t-il à mon intention.

Quand la voiture démarre, blottie contre Aaron sur la banquette, je regarde ma famille, ma boss et mes amies agiter la main. Lucie envoie des baisers à pleines mains.

– Ça a du bon, une petite explosion pour resserrer les liens et faire connaissance, tu ne trouves pas ? dis-je en pensant à Aaron et à mes parents.

– Et moi qui croyais que tu avais retrouvé tes esprits... Je me demande si tu es vraiment en état de rentrer à la maison, dit Aaron avec un air dubitatif très convaincant.

– Il semblerait que tu aies insisté...

– Disons plutôt que j’ai présenté toutes les garanties, assurances, responsabilités et principes de précautions nécessaires pour optimiser tes facultés de rétablissement.

Je souris en posant la tête sur son épaule. Quand j’y réfléchis, ce n’est vraiment pas de cette façon que j’aurais imaginé présenter l’homme de ma vie à ma mère. Mais vu la façon particulière dont mon père et Aaron se sont rencontrés, je pouvais m’attendre à ce que les présentations au reste de ma famille ne soient pas conventionnelles... ni ne se passent comme on aurait pu l’envisager.

*Mais en réalité, aurais-je aimé que ce soit un moment officiel au protocole bien rodé ?*

Car finalement, rien n’arrive comme prévu depuis que je connais Aaron. Dès les premières heures, notre relation a été sous le signe de l’insolite... La fantaisie n’est pas pour me déplaire en général, ni en particulier avec Aaron. Mais là, peut-être peut-on envisager une petite pause dans les rebondissements et les surprises ? Juste le temps que je me refasse une santé et récupère mes esprits ?

À mon arrivée, comme s’il était intimidé, Woody ne me saute pas dessus.

*Alors, même le chien a été briefé et me prend pour un vase Ming ?*

– Pourquoi souris-tu ? me demande Aaron en me prenant dans ses bras pour monter l’escalier.

Bercée par ses pas, je me laisse aller contre son corps, enivrée par les volutes épicées de son parfum avant de répondre en me pelotonnant davantage contre lui.

– Rien de spécial.

Prévenant, Aaron me dépose sur son lit et cale oreillers et couettes autour de moi. Il délace mes chaussures qu’il retire délicatement avant de poser un plaid sur mes jambes. En le regardant s’agiter aux petits soins pour moi, j’ai l’impression d’avoir 112 ans... Gardant mes réflexions pour moi, je

ris.

- Tu te souviens m’avoir dit que tu ne ramenaï jamais de filles chez toi ?
- C’est exact. Je maintiens ma déclaration.
- Mais là, qu’est-ce que tu es en train de faire ?
- Je m’occupe de toi et je fais en sorte que tu sois installée le plus confortablement possible.
- Tu réalises que je suis une ex-comateuse à tendance paralytique ?
- Mmm... le terme exact serait « convalescente ».
- Donc tu installes une fille en convalescence dans ta chambre ?
- Oui.
- Tu n’as pas l’impression de déroger à tes principes ?
- Non. Et d’un, tu n’es pas « une fille ». Et de deux, depuis le début, tu ne l’as jamais été.

*Depuis le début ?*

Heureusement que je suis confortablement assise, car je pourrais en perdre l’équilibre tant je suis chamboulée par ce que j’entends. Alors ce premier soir où il m’a ramenée dans sa chambre, je n’étais pas une simple fille parmi de multiples conquêtes ?

– Mais, j’avais cru que...

– Arrête de discuter : tu es la femme de ma vie, la seule et l’unique que je veux dans mon lit, dans ma chambre et dans mon existence, me dit Aaron en posant un baiser sur mes lèvres. Et maintenant, tu ne bouges plus ! Le médecin a dit que tu devais te reposer.

Il s’installe à côté de moi et passe un bras autour de mon épaule. Nous restons un moment l’un contre l’autre.

– À propos de médecin, qu’est-ce que tu voulais lui demander sans que j’entende ?

Aaron sourit malicieusement.

- Un truc qui nous concerne tous les deux en termes de sécurité et de prévention.
- Waaa, hyper-romantique !

Je soupire en me calant un peu plus contre son épaule.

- Tu comptes nous faire implanter des puces et capteurs sismiques sous la peau. Tu en as déjà parlé au gouvernement ? ironisé-je malgré tout intriguée par le « tous les deux ».
- Pas encore, mais si tu y tiens... Je voyais plutôt ça uniquement entre nous, dit-il en glissant la main dans sa poche de veste.

Il en sort un document sur lequel je reconnais le logo de l’hôpital. Le papier est replié, mais je peux lire l’entête « Laboratoire d’Immunologie Médicale ».

– Ça alors !

*On a eu la même idée ?*

Je tire à moi mon sac et en extrais un papier portant le même logo et la même origine.

Puis je lui montre mes résultats d'analyse qu'il observe l'air amusé avant de me tendre les siens.  
« Aucune présence d'anticorps VIH1, VIH2 et Ag p24 » pouvons-nous lire en totale simultanéité.

*Soit zéro risque d'infection au virus du sida.*

Il embrasse mon front délicatement.

– Je voulais t'en parler plus tard, car ce n'est pas le moment, dans ton état.

– Qu'est-ce qu'il a mon état ? dis-je en tentant de me redresser fièrement.

– Il est fragile et il faut en prendre soin, paroles de médecin.

– Sans compter les recommandations de ma mère...

– Comment pourrais-je les oublier ?

Je me tourne vers lui pour l'embrasser. Quand sa bouche se pose sur la mienne, le désir s'éveille au creux de mon ventre. Repoussant doucement mon corps qui cherche le sien, Aaron attrape mon visage entre ses deux mains. J'en suis surprise, voire un peu vexée.

– Joy, nous devons être raisonnables et tout faire pour que tu récupères. Tu dois te ménager, dit-il en m'embrassant sur le front.

– Super, j'ai l'impression d'avoir le sex-appeal d'une bûche, marmonné-je.

– Tu es la femme que j'aime et que je désire le plus au monde, sourit-il. Je voudrais te le prouver à chaque instant pour rattraper le temps perdu.

– Ah oui ? Par temps perdu, tu veux parler de ces 36 heures et 52 minutes que j'ai passées dans le coma ? plaisanté-je.

*Et je ne mentionne pas le fait que nous sommes à 72 heures bien tapées sans avoir fait l'amour...*

– Non, de toutes les fois où ces mots m'ont brûlé les lèvres et que je n'arrivais pas à les dire, répond-il avec un sérieux digne d'un premier de la classe.

Je pose à nouveau mes lèvres sur les siennes. La flambée de désir qui m'a envahie tout à l'heure reprend.

– Mon pauvre amour, dit-il en mordillant mes lèvres, comme s'il hésitait à répondre à l'envie qui me dévore.

*Et qui semble lui aussi le titiller.*

Mais, respectueux des consignes médicales, il cesse son baiser pour me serrer contre lui avec affection. Et une distance très raisonnable.

– Joy, tu es si merveilleuse, si exceptionnelle.

– Je vais rougir... murmuré-je en cherchant sa bouche à nouveau.

– Tout à fait entre nous et à titre purement informatif, murmure-t-il en répondant à mes baisers, tu es déjà violette avec des reflets bleus dont certains virent à l'ocre. Tu ressembles un peu à un arc-en-ciel.

– Je ne sais pas comment je dois prendre le fait que tu me compares à un phénomène optique de rayures colorées sous une pluie battante ? ironisé-je.

– Si je te dis que j'ai hésité avec une prune écrasée recouverte de caramel, tu trouves ça plus flatteur ?

– Un vrai poète ! Mais je t'aime !

– Allez, repose-toi, j'ai reçu des ordres formels, dit-il en se relevant.

D'un geste protecteur, il tire le drap sous mon menton et baisse la lumière.

*Rien de tel pour avoir maintenant l'impression d'avoir 5 ans...*

Mais pas désagréable parce que je sens très vite mes yeux se fermer malgré moi, me faisant oublier toute trace d'éventuelle frustration.

\*\*\*

Un café, quatre tartines et un immense jus d'orange : je pourrais dévorer le double du copieux petit déjeuner que je viens de me confectionner.

Calée contre les oreillers, enroulée dans le peignoir d'Aaron et plateau sur les genoux, j'attaque mon premier repas normal après plusieurs jours de nourriture hospitalière.

– Tu aurais dû m'appeler, dit alors la voix mélodieuse d'Aaron qui m'observe, appuyé à la porte de la chambre.

– Je ne t'ai même pas entendu te lever. Je croyais que tu étais parti travailler.

– Et je t'aurais laissée toute seule ? Alors que tu pourrais avoir besoin de moi ?

Mon regard glisse sur son corps appuyé contre la porte de la chambre. Pieds nus, simplement vêtu d'un jean et d'un sweat, sa vision exquise réveille aussitôt certaines ardeurs frustrées d'hier soir. Mais si hier, je me suis écoulée de fatigue, ce matin, je me sens en pleine forme. Surtout en le regardant avancer vers moi de son pas félin.

Je repousse le plateau au sol. Il me fixe d'un air étrange, entre gourmandise et circonspection.

– C'est clair que j'ai besoin de toi, dis-je en m'étirant paresseusement. Je crois que j'ai besoin que tu m'embrasses. Pour commencer...

Ses yeux brillent maintenant de cet éclat sensuel que je connais. Il se penche sur moi. Des deux mains, j'attire son visage vers le mien. Ses lèvres glissent sur mes yeux, mes tempes, mes joues pour revenir sur ma bouche. Mais tout à coup, il cesse ses baisers et chastement, se détache de moi. Même

ses mains semblent hésiter à me toucher.

A-t-il peur de me faire mal ? Que je ne sois pas assez vaillante ? Que je succombe de plaisir dans l'ardeur de nos ébats ?

*À moi de le convaincre que l'amour ne peut être qu'une excellente thérapie parfaitement adaptée à mon cas.*

– J'ai lu que les caresses accélèrent la guérison des traumatismes, chuchoté-je en cherchant une nouvelle fois ses lèvres.

– Vraiment ? murmure-t-il d'une voix que le désir fait trembler.

– Dans certains cas, c'est fortement conseillé. Voire vital.

– Alors si c'est une urgence...

Ses mains agrippent alors mon cou, il m'embrasse longuement puis se recule et me fixe, ses beaux yeux verts plongés dans les miens. Jamais il ne m'a semblé si magnifique ni si émouvant. Pour une raison bien simple : il est l'homme de ma vie, il m'aime et moi aussi plus que tout au monde. Et ce qu'il y a entre nous, la force de cet amour qui nous lie, est unique, extraordinaire et réparateur.

– Je t'aime. Mais j'avais prévu un moment un peu plus spécial pour te le dire... confie-t-il tout à coup avec l'air de se souvenir de quelque chose d'important.

Je ris en goûtant à nouveau ses lèvres.

– De plus spécial qu'un réveil post-coma dans une chambre d'hôpital ? Tu sais bien que depuis le début rien ne se passe comme prévu entre nous.

– Oh oui, souffle-t-il d'une voix rauque en plaquant son corps contre le mien, l'imprévu est notre devise.

*À l'inattendu, à l'imprévisible et à l'extraordinaire, voilà ce que nous devrions faire graver au-dessus de ce lit...*

– Aaron, mon amour, murmuré-je en répondant à son baiser maintenant passionné.

Nos bouches se cherchent et s'épousent un long moment. Attentif à mes réactions, Aaron semble comprendre ce dont j'ai envie : m'unir à lui tendrement.

*Et raisonnablement !*

Dans mon cas, la thérapie par l'action amoureuse fonctionne. Car à chaque fois que sa bouche m'effleure, je me sens renaître. Un élixir de vie et de bonheur se met à couler dans mes veines et pansé chacune des blessures et angoisses qui pourraient subsister.

– Faire l'amour est validé par la Faculté de médecine, assuré-je.

En réponse, Aaron me dévore d'un regard coquin. Des orteils au sommet de mon crâne, j'ai l'impression que ma chair s'enflamme partout où il pose les yeux, surtout quand il s'attarde sur mon ventre, mon sexe et la courbe de mes seins. Il me semble que ma peau ondoie sous son regard.

Dans ses yeux, je lis avec bonheur le même émerveillement, la satisfaction et la conscience aiguë de la chance que nous avons : nous sommes ensemble, nous nous aimons, nous avons une envie inépuisable l'un de l'autre. Est-ce dû au fait que nous nous rendons compte tous les deux que nous aurions pu être séparés pour toujours ?

Il caresse mes cheveux puis du bout du doigt dessine les contours de mon visage. Son index se pose ensuite sur mon front, descend sur mon nez avant de se poser sur mes lèvres.

Je tente d'embrasser ses doigts au passage, relevant le visage pour quémander d'autres baisers, mais il me repousse gentiment. La frustration me dévore... mais pas le temps de m'y attarder car sa main glisse le long de mon cou avant de plonger dans l'échancrure du peignoir. Je tressaille.

- Réflexes intacts, c'est bon signe, dit Aaron en m'embrassant.
- Les fonctions vitales n'ont pas été atteintes, dis-je en contrefaisant la voix du neurologue.
- Je voudrais les tester toutes une à une, murmure Aaron en happant ma bouche pour un nouveau baiser brûlant.
- Je reconnais bien là ton sens de la précision et de la vérification ! me moqué-je tendrement.

Ses dents mordillent mes lèvres et sa main chaude s'immisce sous le tissu, provoquant des envies fusionnelles immédiates, surtout quand il appuie son sexe contre ma cuisse. D'un mouvement de bassin, je bascule vers lui, manifestant la réciprocité de mon désir en frottant sans pudeur mon corps contre le sien. Malgré ses vêtements, je sens ses muscles tendus et sa verge dure.

Sa bouche fait le tour de mon visage avant de s'immobiliser près de mon oreille pour murmurer :

- Tu es la convalescente la plus désirable au monde.

Il m'embrasse alors à la naissance du cou, là où mon cœur semble s'être déplacé et y trépigner d'impatience. En réalité, toute la surface de mon corps bat comme un cœur géant, rouge et gorgé de désir.

Après un regard qui en dit long sur son intention, Aaron dénoue la ceinture du peignoir. Il l'entrouvre délicatement et pose un baiser sur ma peau. Je voudrais déjà être complètement nue entre ses mains. Sa bouche chaude et humide parcourt ma poitrine et le haut de mon ventre dans un tourbillon de baisers si délicieux qu'ils déclenchent brûlures, glaciations et fourmillements à la limite du supportable.

Sans me quitter des yeux, il dénude mes épaules une à une. Je respire à peine...

Ensuite, redressé sur un coude, il souligne du bout des doigts les rondeurs de mes seins. Je frémis. Ses yeux brillent avec gourmandise quand il taquine mes pointes de sein tout en déposant des baisers

autour. Son souffle chaud sur ma poitrine nue me rend folle. Nuque renversée et soupirs impatients, j'ondule sous ses caresses à la lenteur maintenant exaspérante.

Mes seins appellent sa bouche qui enfin les happe et les agace sans répit. Ma poitrine s'épanouit sous les baisers, et mes hanches se tournent pour presser ostensiblement les siennes. Je halète. Je m'arc-boute à la recherche d'un contact plus intense. L'excitation et l'impatience effacent instantanément toute trace de faiblesse ou de douleur subsistantes : je ne suis plus que désir.

Ses doigts avancent vers mon entrejambe tandis que je retire sa chemise. Le souffle court, je ne peux m'empêcher de palper la peau tiède de ses épaules, le bombé de ses pectoraux, et ses abdominaux tendus. Ma main descend sur son jean. À travers le tissu épais, je sens sa virilité darder.

D'un geste rapide, il fait glisser ma culotte de dentelle sur mes hanches, que je soulève pour mieux l'aider.

– J'ai envie de toi, dit-il simplement.

Mon intimité gorgée d'impatience s'offre en réponse. Quand les doigts d'Aaron entrent dans les plis de ma chair, une douce onctuosité l'accueille. Il alterne caresses profondes et effleurements de mon clitoris. Très vite, je sens le plaisir monter, nerveux et presque irritant. Je me tords sur moi-même, irradiée de zébrures de désir qui courent sous ma peau comme des rafales de vent.

Sans cesser de me caresser, Aaron recommence à embrasser mes seins, mon ventre, puis mon pubis. Ses lèvres s'attardent sur les chairs fines de l'aine, me faisant languir et soupirer davantage. Il pose la bouche sur mon sexe pour un baiser très délicat. Sans retenue ni pudeur, mes reins se soulèvent pour mieux apprécier la caresse de ses lèvres. Quand sa langue pénètre mon intimité, mon sexe flamboie comme un astre, éclatant de sensations nouvelles.

Très vite, je ne sais plus qui de sa bouche ou de ses doigts me procurent le plus de délice, tout se mêle dans un feu d'artifice sensuel et fabuleux. Je ne sens que mon désir vibrant, mon corps agité de tensions et soubresauts, mon plaisir grimant vers un point culminant incroyable.

Respiration hachée et muscles contractés, je m'agrippe à ses cheveux en me cambrant. Je hurle quand la jouissance se déchaîne, violente et abrupte. Secouée de spasmes, je réclame :

– Encore.

Aaron obéit à ma supplique et un nouvel orgasme me surprend, encore plus intense et déchirant. J'en reste pantelante, ravie et étonnée de découvrir un niveau supérieur dans le plaisir.

*Mais avec Aaron, je sens que la jouissance peut atteindre des sommets insoupçonnés.*

Quand il m'embrasse ensuite, ses lèvres ont un goût d'herbe et de fleur sauvage. Cherchant maintenant son sexe avec fébrilité, ma main se dirige sous son pantalon. J'entame un mouvement de va-et-vient insistant sur son membre tendu. Très vite, le tissu entrave mes caresses. D'un mouvement,

Aaron retire jean et caleçon. Son sexe apparaît, dressé comme une promesse.

Je commence à embrasser sa peau nue.

Elle est douce et brûlante comme un fruit gorgé de soleil. Lentement je descends jusqu'à la naissance de sa verge. Son membre tendu me paraît vibrer sous mes baisers. Mes lèvres suivent les renflements, les vallons et les collines, les chairs tendues et gonflées de désir, là où la chair est si fine qu'on y voit les veinules. En toute liberté grâce à l'absence de préservatif, j'explore les volumes, les lignes, les renflements, les tensions et les sensibilités.

Puis je fais pénétrer son sexe dans ma bouche. Les muscles des fesses d'Aaron se serrent et ses hanches basculent vers le ciel.

– Oh Joy, grogne-t-il à chaque fois que mes lèvres s'aventurent plus loin, attentives à chaque tressaillement de sa chair.

La recherche de sa satisfaction guide mes lèvres. J'aime lui donner ce plaisir que je n'ai jamais offert à personne avant lui. Et la confiance avec laquelle il s'abandonne m'émeut.

Au bout d'un moment, il me tire à lui pour me serrer dans ses bras avec tendresse.

– Maintenant, je veux te faire l'amour, dit-il.

Acquiesçant de tous mes sens, je me redresse au-dessus du ventre d'Aaron en accrochant ses épaules. Mon ventre reste un instant posé sur le sien, mes seins effleurant son torse. Son sexe durcit davantage sous mon pubis. Nos chairs impatientes s'échauffent et se préparent à s'unir.

Quand je m'installe à califourchon sur son bassin, son sexe en érection se place naturellement à l'orée du mien. Je sens sa tension, mais aussi sa force et sa fragilité. Aujourd'hui, il me semble que nous allons faire l'amour différemment. Que nous allons nous livrer l'un à l'autre totalement, sans entrave. Comme si nous étions pour la première fois complètement mis à nu l'un devant l'autre.

– Viens, lui dis-je en fixant ses yeux dont le vert ressemble à présent à une mare ensoleillée.

Quand il me pénètre, je réalise que jamais je n'ai senti son sexe en moi aussi intensément. On dirait que des milliers de capteurs de sensations ont été ajoutés dans et sur mon corps et quand j'entends les râles d'Aaron à chaque fois qu'il pousse son sexe en moi, je comprends que lui aussi éprouve un plaisir colossal, démultiplié par la fusion subtile de nos chairs.

Notre union est à l'image de ce que j'éprouve en faisant l'amour ce matin : intimité sans limite, sentiment de liberté et don total.

– Jamais je n'ai ressenti ça, murmure Aaron.

– Moi non plus, soufflé-je.

Oui, c'est un peu comme si nous étions faits de la même chair et de la même peau et que pour la première fois de notre vie, elles se trouvaient réunies, comme tissées l'une avec l'autre pour composer un chef-d'œuvre inédit, avec des accords et des couleurs révélées par leur délicieuse imbrication.

– Je t'aime, murmurons-nous d'une seule voix.

Je souris, émue. Car nos sentiments, ceux que nous avons longtemps cachés, retenus ou craints, s'expriment maintenant tout naturellement, comme une évidence. Et ces trois petits mots que nous n'hésitons plus à nous dire renforcent cette sensation de fusion exceptionnelle de nos êtres, ajoutant une dimension nouvelle à notre étreinte.

*Nous formons un tout désirant et aimant.*

Les mains serrées sur mes hanches, Aaron me fait aller et venir sur sa verge. Il râle de plus en plus fort. Je crie de plaisir au rythme de ses avancées. Plongeant son regard dans le mien, il accélère soudain la cadence. Ses coups de reins sont si violents que le souffle me manque. Mais mes jambes s'ouvrent pour mieux le laisser m'emplir. Mes reins se creusent. Ma bouche s'ouvre pour gémir sans discontinuer.

J'enserme son bassin avec mes cuisses tandis qu'il me soulève un peu plus à chaque fois qu'il s'enfonce, je m'accroche à ses doigts, sa peau, ses cheveux, il me tient solidement arrimée sur son sexe, je titube, je m'agrippe, j'exulte.

Je hurle des mots d'amour et de plaisir.

Le ventre en feu, j'ondule sur le sexe d'Aaron dans une sorte de transe hypnotique où lui et moi dansons sur un volcan. Ses mains me retiennent. Ses muscles bandés me servent d'amarres. Je le fixe droit dans les yeux, et je me laisse dériver vers le paradis, nos corps ne faisant qu'un immense brasier qui illumine la chambre.

Soudain, la respiration d'Aaron se raccourcit, la mienne se précipite. Nos paupières battent et nos yeux s'affolent, embués de désir. Les mains d'Aaron écrasent mes épaules, son corps cogne fort sur le mien, nous faisons des étincelles.

Il s'arrête soudain et ses yeux semblent me demander si je suis prête.

– Oui, dis-je en voyant réapparaître ses deux fossettes, dont la deuxième marque le point d'apothéose du désir.

L'orgasme qui nous emporte au même moment est unique : une explosion crue de plaisir. Sa chair paraît s'enflammer dans le creuset de la mienne en nous faisant crépiter jusqu'au sang. Comme si mille orgasmes nous secouaient en même temps.

Pendant un long moment, Aaron me serre contre son torse. Son cœur cogne contre ma poitrine sans

que je puisse distinguer son battement du mien. Petit à petit, nos corps reprennent leur souffle et nos chairs, jusqu'alors fondues l'une à l'autre, retrouvent leurs frontières distinctes.

Immobile sur son épaule, je ne bouge pas. Quand il m'embrasse, je voudrais le retenir encore. Une onde de plaisir se propage, réveillant aussitôt des braises de désir.

## 4. Un plan délirant

Le policier en veste de velours se gratte la tête pour la troisième fois.

Assise sur une chaise raide comme un poteau de torture, je me sens à la fois fébrile, étourdie, et anxieuse à l'idée de connaître enfin la vérité. Ça fait plus d'une semaine que je n'ai pas mis le pied en dehors de la maison d'Aaron et ma première sortie consiste à observer un sosie de Colombo déambuler en mâchouillant des mots grognons et sporadiques.

Assis à côté de moi, Aaron suit lui aussi l'homme des yeux.

Atmosphère tendue qui résume parfaitement la tonalité générale de ces derniers jours, passés à attendre d'en savoir plus sur une situation qui nous échappe complètement. Jusqu'à présent, notre seul espoir de comprendre se situait du côté de Chase dont les policiers n'ont pas retrouvé la trace et de ses possibles explications ou éclaircissements. Et ce matin, toutes nos attentes sont concentrées dans les méandres de pensée de cet inspecteur arpentant un bureau du commissariat de l'Upper East Side.

*Vu la complexité de ses circonvolutions, on est mal barré.*

Ça fait dix jours que nous vivons avec l'impression désagréable d'une épée de Damoclès au-dessus de nos têtes.

*Enfin plutôt avec la certitude d'avoir Damoclès et toute sa famille armés jusqu'aux dents dans le but de nous tailler en morceaux sans qu'on sache du tout pourquoi ni comment, ni surtout s'ils comptent s'arrêter un jour.*

Alors depuis ma sortie d'hôpital, Aaron et moi sommes restés l'un près de l'autre, moi sous la couette, Aaron à mon chevet.

*Et souvent nous deux sous la couette !*

Aaron avait annulé ses rendez-vous de boulot, ce qui m'a rassuré et aidé à récupérer des forces physiques, morales... et sensuelles. Ainsi entre de nombreux appels téléphoniques, conversations avec la Chine ou le Japon, dossiers à éplucher et longues siestes pour moi, Aaron et moi avons eu toute latitude à prendre soin l'un de l'autre. À nous protéger et à nous rassasier de tendresse.

Autrement dit, dix jours off avec thérapie complètement bio, naturelle et avec moult OGM (Orgasmes Garantis Monumentaux).

*Ce qui nous a sans doute permis à tous deux de chasser l'angoisse hors de notre lit.*

Jusqu'à ce matin 10 heures, où un coup de fil d'un des deux inspecteurs en charge de l'affaire nous

a demandé de venir immédiatement au poste de police.

C'est donc avec un peu d'appréhension et d'impatience vite transformée en agacement que nous sommes, depuis vingt minutes, suspendus aux lèvres et aux pas d'un inspecteur dans un bureau sans fenêtre du commissariat.

Sans que rien ne le laisse supposer, le policier interrompt brusquement sa marche et se plante devant la table métallique en nous regardant. Il pose une main sur le gros dossier sanglé qui attend sur le bureau.

– M. Farrell a été interpellé.

Mon dos se redresse brutalement contre le dossier de la chaise. J'agrippe le bras d'Aaron.

– Il nous a raconté son histoire. Une drôle d'histoire en vérité, reprend le policier en secouant la tête.

Il se met à lisser du bout du doigt le rebord de l'écran d'ordinateur.

*Est-ce bien le moment de vérifier s'il y a de la poussière ???*

Si cette nonchalance est une technique étudiée pour pousser à bout les témoins, elle est très au point. Je pourrais avouer n'importe quoi... pourvu qu'il s'explique. Pour le moment, je me retiens de trépigner et à voir la mâchoire crispée d'Aaron, il en est au même point d'ébullition intérieure. Nous nous retenons de nous jeter sur le représentant de l'ordre pour le sommer de parler.

Car cela ne produirait qu'une chose : retarder encore la résolution d'une affaire qui devient insupportable à force d'attendre.

Comme s'il comprenait que nous étions au bord de la crise, le policier reprend d'une voix qui paraît s'excuser.

– Tout cela paraît tellement incroyable que je ne sais par où commencer.

*Parfois l'important c'est de se lancer, après ça vient tout seul*, tenté-je de lui envoyer en message subliminal par des sourires encourageants, mais crispés.

Plus direct, Aaron le questionne.

– Et alors qu'a dit Chase, enfin M. Farrell ?

– Eh bien, dit le policier en se laissant tomber sur le fauteuil derrière la table, tout a commencé le 11 septembre 2001...

Je jette un regard inquiet à Aaron qui s'appuie maintenant sur le dossier de sa chaise : dos droit, regard fixe et visage impassible, il attend. Prêt à encaisser. À analyser les données et les faits.

*Aucune place pour l'émotion.*

Ce n'est pas du tout mon cas : agitée de sentiments contradictoires et disparates, j'ai le cœur et le ventre noués ensemble. Stress et impatience me font trembler : j'ai soudain très peur de ce que nous allons apprendre. La température dans la pièce me semble dégringoler d'un coup, atteignant un froid abyssal, malgré l'énorme radiateur qui crachote des bruits de tuyauterie derrière nous.

Pour être sûre de ne pas perdre tout repère, je pose ma main sur celle d'Aaron : aussitôt, il la serre et me sourit rapidement avant de reprendre sa position attentive.

Après une longue inspiration, le policier se met enfin à raconter. Son ton neutre quand il lit son rapport administratif contraste avec la tension que je sens monter en moi.

– Le 11 septembre 2001 au matin, le père de M. Farrell, John, s'est rendu au bureau à la demande de son patron pour y rencontrer M. et M<sup>me</sup> Scott, vos parents, ainsi que vous monsieur Scott.

Aaron hoche la tête pour l'inviter à continuer.

– John Farrell n'aurait pas dû être au WTC ce jour-là, il était en congé et devait passer la journée avec son fils.

– Chase, murmuré-je.

– Oui, confirme l'inspecteur en me regardant, Chase rentrait d'un voyage d'été de deux mois à l'étranger et venait passer quelques jours à New York spécialement pour voir son père qui lui avait promis qu'ils passeraient du temps ensemble.

Le policier marque une pause comme pour rassembler ses esprits.

– David Wilson, P.-D.G. de Wilson Brothers...

Je sursaute, *alors c'est bien celui de la liste !*

– ... avait insisté pour que John Farrell, responsable du département fusion acquisition, reçoive les Scott et signe un contrat de stage avec leur fils Aaron. Wilson aurait particulièrement insisté auprès de M. Farrell pour qu'il annule son jour de congé...

Le policier dévisage Aaron puis consulte ses notes étalées sur la table. Je retiens mon souffle en attendant la suite.

– Chase Farrell a parlé de « pressions exercées » et « menaces » sur son père de la part de David Wilson. Il a aussi utilisé le terme de « piston » vous concernant.

– Même si j'ignorais que Wilson avait insisté auprès de John Farrell pour me recevoir, tout ceci est exact, confirme Aaron sans émotion apparente. Mes parents et David Wilson étaient en relation d'affaires. Nous avons en effet rendez-vous avec John Farrell au WTC pour que je signe une convention de stage ce jour-là.

– Donc, le 11-Septembre, reprend le policier avec une douceur étonnante, vos parents et le père

de M. Farrell disparaissent dans l'effondrement du WTC. Vous-même êtes en retard et échappez à...

– Absolument. Mais, jusque-là rien que nous n'ignorions, souligne sèchement Aaron.

Le policier lui jette un regard appuyé, comme s'il voulait mesurer la réaction d'Aaron sur l'échelle du supportable. Puis il reprend tout en feuilletant son dossier.

– Après le 11-Septembre, Ariane Farrell, deuxième femme de John Farrell, a hérité de toute la fortune de son mari, spoliant ainsi le jeune Chase avec l'aide de son avocat et amant Maître Williams. Elle a ensuite chassé Chase de chez elle, le laissant sans ressources et à la rue.

*Même s'il nous en avait parlé, le procédé paraît toujours aussi répugnant.*

Le policier se lève et se met à tourner autour de la table. La tension monte d'un cran supplémentaire dans la pièce. Aaron et moi pressentons évidemment la fin de l'histoire, mais nous restons suspendus aux lèvres du policier, comme si nous pouvions nous tromper, comme si l'histoire pouvait encore avoir une autre issue...

– Essayez d'imaginer cet ado qui vient de perdre sa seule famille et se retrouve à la rue. Que ressent-il ? demande alors le policier qui sait ménager ses effets.

– Colère, tristesse, peur, énumère sans hésiter Aaron.

*Il sait de quoi il parle.*

– Exactement, mais dans le cas de Chase Farrell, il faut ajouter la haine et la rancœur. Et c'est là l'origine de la liste. Quatre noms. David Wilson, Ariane Farrell, Arthur Williams et vous, Aaron Scott. Quatre personnes que Chase Farrell a jugées entièrement responsables de son malheur.

Ma main frémit dans celle d'Aaron.

– L'objet premier de la haine de M. Farrell était sa belle-mère. Mais comme elle avait porté plainte contre son beau-fils pour menaces et harcèlements, une ordonnance restrictive avait été prononcée dès novembre 2001 à l'encontre du jeune Farrell. Ce dernier a donc remis à plus tard sa vengeance contre celle qui était pour lui la coupable N°1.

Je m'agite sur ma chaise, mal à l'aise. Jusqu'à ce point de l'histoire, je peux encore comprendre ce qu'a vécu Chase, mais j'ai peur que les prochaines révélations du policier ne viennent tout changer.

– Ne pouvant plus approcher sa belle-mère, reprend l'inspecteur, M. Farrell s'est alors concentré sur David Wilson, responsable lui aussi de son malheur. En décembre 2001, il a réussi à trouver son adresse et s'est rendu à son domicile, pour, selon lui, « avoir une explication ». M. Wilson, très affecté lui aussi par la tragédie du 11-Septembre – plus de 400 personnes de son entreprise sont mortes dans les attentats – l'aurait reçu, mais face à l'agressivité du jeune homme qui l'accusait d'être à l'origine de la mort de son père, il l'aurait mis à la porte. Chase Farrell ne l'a pas supporté... Il a saboté la conduite de gaz de l'immeuble provoquant ainsi une explosion dans laquelle

M. Wilson a trouvé la mort.

Mon corps tout entier se met à trembler.

– À l'époque, en l'absence de plainte ou de mobile laissant imaginer qu'il puisse s'agir d'un crime, l'enquête a conclu à un accident.

Abasourdie et terrifiée par ces révélations, je regarde Aaron, qui, lui, ne bouge pas d'un millimètre. Son regard est devenu dur, figé et presque agressif. Comme s'il se préparait au pire. Seule sa main qui agrippe fermement la mienne m'indique qu'il perçoit ce que j'éprouve. La pression de ses doigts me dit « calme-toi, je suis là ».

– Le 3<sup>e</sup>, maître Arthur Williams était l'avocat de la famille Farrell et l'amant de la belle-mère de Chase bien avant la mort de John Farrell, reprend le policier. Le couple illégitime a su saisir l'opportunité que leur donnait la mort soudaine de John Farrell. Ils ont conçu un plan bien ficelé dans lequel les compétences juridiques de M. Williams associées à la cupidité de sa maîtresse ont permis à Ariane Farrell de capter la totalité de l'héritage et de spolier Chase, comme vous le savez.

– Et ce Williams est mort dans d'étranges circonstances ? demande Aaron, cynique.

– Non, il coule des jours paisibles en Californie où il exerce depuis quelques années dans un grand cabinet d'avocat.

Devant nos airs interdits, le policier semble satisfait. Sa façon théâtrale de nous raconter cette histoire macabre commence à m'agacer.

– Alors pourquoi ne pas avoir tué les autres une fois qu'il avait tué Wilson ? m'impatienté-je. Ariane Farrell, Williams... Aaron...

– Oui s'il voulait s'en prendre à moi, pourquoi attendre quinze ans ? ajoute ce dernier.

Cela n'a pas de sens ! Je sens la panique m'envahir, trop d'émotions d'un coup, j'ai soudain l'impression d'étouffer...

– Joy, ça va ?

– Oui, ça va aller, réponds-je bravement, je veux simplement savoir la vérité...

*Pour pouvoir tirer un trait sur tout ça.*

Je me force à inspirer. Ce n'est pas le moment de craquer.

– Je vais répondre à vos questions, courage Mademoiselle ! Tout ça sera bientôt derrière vous, m'encourage le policier avec une sollicitude inattendue.

– Merci, chuchoté-je tandis qu'Aaron me serre contre lui.

– M. Farrell aurait voulu « finir » sa liste il y a des années, mais il vivait dans la rue où il a fait quelques mauvaises rencontres. Sans argent et sans famille, il n'a pas hésité à sympathiser avec des types d'un gang notoire de New York, après tout il avait déjà tué et faisait une recrue idéale. Sauf qu'après une sale affaire, Chase a écopé d'une peine de quatorze ans de prison incompressible.

## *Quatorze ans ???*

– Oh mon Dieu, c'est de ma faute alors, crié-je presque hystérique, j'aurais dû t'en parler Aaron ! Je suis désolée... Chase m'avait dit qu'il était allé en prison. J'ai cru qu'il avait honte et je ne voulais pas le trahir. Il m'avait fait confiance. Et puis il ne m'avait pas dit qu'il y était resté... quatorze ans !

Mes mots se bousculent. Auto-accusations et reproches les suivent de près : je suis responsable. Si j'avais parlé... Mais Aaron entoure affectueusement mes épaules.

– Joy, dit-il d'une voix sourde, ce type est un dément, il ne te voulait que du mal.

– Mais si je...

– Arrête de t'accuser. Tu as été loyale envers celui que tu croyais ton ami, c'est tout.

*C'est vrai...*

Mais en quelques mois, j'ai manqué de perdre une amitié de toujours et j'ai fait confiance à quelqu'un qui voulait ma mort, ça commence à faire beaucoup d'erreurs de jugement !

– Mais pourquoi a-t-il été condamné ? demande alors Aaron au policier.

– Braquage avec séquestration, voies de fait et violences aggravées sur agent de police. C'était en 2002.

– Alors il venait de sortir quand je l'ai rencontré, comprend Aaron.

– Il a été libéré en août 2016... confirme le policier en regardant dans le dossier.

– Donc sa présence aux cérémonies du 11-Septembre n'était pas un hasard.

– Il te cherchait en fait, dis-je en frémissant devant la planification redoutable de Chase.

– Ça faisait en effet partie de son plan, dit le policier.

*Et en quatorze ans... il avait eu le temps d'y réfléchir.*

– Mais il n'était pas suivi ? Il n'y a aucune surveillance quand on sort de prison après tant d'années ? insiste Aaron.

– Si, bien sûr. Le problème est que nous sommes en présence d'un individu présentant de graves troubles psychiatriques mais capable de présenter le visage de la plus parfaite normalité. Une sorte de double personnalité...

*Un genre de Jekyll et Hyde...*

– D'après les médecins qui l'ont examiné ces jours-ci, son incarcération a exacerbé sa rancœur mais surtout ses délires de persécution : de son point de vue, il est la victime. Il a ressassé sa haine de la société durant des années tout en peaufinant ce plan qui devait lui permettre de se venger à sa sortie.

– C'est aussi lui qui a tué Ariane Farrell en sabotant sa voiture ? demandé-je d'une petite voix, me rappelant l'article de journal que j'avais lu sur cet « accident », après avoir trouvé la liste.

– Oui, et après elle, c'était au tour de M. Scott.

À côté de moi, je sens Aaron se tendre.

– Alors les menaces, les lettres, les appels, c’était Farrell ?

Je remarque soudain qu’Aaron, depuis le début de cette conversation ne dit plus « Chase » mais Farrell, mettant ainsi tout lien affectif de côté.

– En effet, confirme le policier. Même si nous n’avons pas encore pu remonter tout le processus qui lui permettait de ne pas être repéré. D’après Farrell, poursuit-il en fixant Aaron, vous « deviez » mourir. Il avait prévu de vous tuer « comme les autres » mais sa rencontre avec vous aux cérémonies du 11-Septembre a, semble-t-il, attisé davantage sa haine. Il a alors conçu un plan particulièrement machiavélique, qui vous aurait fait vivre une sorte de réplique du 11-Septembre : explosion, incendie, etc... Mais, il a très récemment modifié ses plans pour vous atteindre indirectement sans avoir à vous supprimer : en assassinant les personnes qui vous sont chères.

À ces mots, le policier me lance un regard explicite. Aaron se lève d’un bond.

– Joy ? La tour ? Alors c’était lui ? Il a avoué ?

D’une main apaisante, le policier lui fait signe de se rasseoir.

– Oui. En quelque sorte, il voulait vous punir vous, Aaron Scott, parce que « vous aviez tout et lui rien », explique-t-il d’une voix calme. Il voulait vous retirer toute possibilité d’être heureux. Parce que sans doute, vous étiez l’incarnation de ce qu’il aurait voulu devenir.

– Quelle horreur, murmuré-je terrifiée.

*Alors Chase voulait rendre Aaron fou de douleur ?*

Secoué, Aaron se laisse tomber sur sa chaise. Puis, coudes sur les genoux, il prend son crâne entre ses mains. Je frotte tendrement son dos tendu. Pendant un moment, le silence est absolu, seuls les claquements du gros radiateur se font entendre, comme des cliquetis de chaînes et de rouages inquiétants.

– C’est complètement aberrant et tordu. Farrell est un malade, n’est-ce pas ? dit Aaron au bout d’un moment.

Le policier acquiesce en fouillant à nouveau dans son dossier.

– Il avait l’air si normal, intervient-je sous le choc.

– Et moi qui croyais que... Je lui ai même trouvé du travail ! Sur le chantier de la 88 ! s’énerve Aaron.

– Il m’a fait croire qu’il était mon ami, dis-je la gorge serrée.

Penchant la tête sur le côté, le policier fait une moue qui doit signifier qu’il compatit à notre désillusion. Puis il reprend son exposé.

– A priori, cette relation amicale était sincère, enfin, autant qu'elle peut l'être chez un individu comme lui. Il a dit qu'il vous aimait bien mais que vous étiez devenue le « meilleur détonateur de son système », ce sont ses termes. Nous pensons que, quand il a compris à quel point vous étiez importante pour M. Scott, son objectif a changé : plutôt que de tuer M. Scott, il a décidé de le faire souffrir.

*Comme s'il voulait tuer Aaron à petit feu.*

Tant de cruauté me donne envie de vomir.

– Alors il nous a dupés, il nous a fait croire qu'il avait pardonné, qu'il était en paix, que le passé était derrière lui et tout et tout ? Et moi qui ai même admiré sa force de caractère, déversé-je amère et incapable de garder tout ce qui m'écrase le cœur en comprenant que Chase m'a menti, voire utilisée.

J'ai l'impression odieuse de m'être fait avoir et au chagrin d'avoir été flouée, s'ajoute la tristesse d'avoir perdu un ami.

– Cela n'excuse en rien ses crimes, mais d'après les psychiatres qui l'ont vu, M. Farrell est gravement déséquilibré. Il finira sans doute ses jours en établissement spécialisé, conclut le policier.

Aaron se lève à nouveau puis, après quelques pas, il se dresse derrière sa chaise et pose les deux mains sur le dossier.

Comme le policier me regarde en rangeant la pochette plastique qui contient la liste, je me demande tout à coup si j'aurais pu raisonner Chase.

– Si seulement j'avais compris ce que ces quatre noms voulaient dire. J'aurais peut-être réussi à lui expliquer, à lui dire que...

*Qu'il était fou à lier ? Que tuer ne lui rendrait jamais ce qu'il avait perdu ? Qu'aurais-je pu lui dire à part que tout ceci était effarant ?*

– Il ne vous aurait pas écoutée Mademoiselle, reprend le policier qui a suivi mon regard sur la liste, vous avez fait beaucoup en nous transmettant ce document. En particulier en le montrant à M. Farrell.

J'écarquille les yeux. Debout derrière moi, Aaron tient fermement mes épaules.

– Nous pensons que c'est ce qui l'a fait paniquer. En le mettant face à la réalité, à savoir la liste de ses forfaits, vous l'avez affolé. Tout son plan se trouvait menacé, aussi, il en a accéléré la mise en œuvre. Et d'une certaine façon, c'est ce qui vous a sauvée.

En me remémorant l'explosion, je suis prise de claquements de dents rétrospectifs.

– Car le timing, le mode opératoire et les explosifs n'étaient pas du tout ceux que M. Farrell avait

envisagés s'il avait eu plus de temps.

- Il voulait faire ça le jour du défilé ? murmuré-je comprenant où le policier veut en venir.
- Oui, il voulait tout faire sauter le jour de l'inauguration de la tour.
- Soit des centaines de gens ?

*Parmi lesquelles Kirsten, mon père, Lucie, Abby... Et Aaron ?*

- Mais j'aurais été présent et il le savait, fait remarquer Aaron au même moment.
- Son plan initial était de vous retenir loin de la tour ce jour-là.

Pour qu'Aaron survive mais soit brisé autant professionnellement qu'affectivement et doive faire face à la disparition de tout ce qui était important pour lui. Et cette fois-ci ne puisse s'en remettre.

- C'est monstrueux, bégayé-je épouvantée par cet acharnement.
- C'est fini maintenant, dit Aaron en me prenant dans ses bras.

J'essaie de me dire que si ce que nous avons entendu depuis une heure est ignoble, cela n'est plus maintenant qu'une machination délirante dans le cerveau d'un homme perturbé. Qui sans doute est plus à plaindre qu'à blâmer.

*Mais j'ai du mal à lui trouver des circonstances atténuantes.*

Je me serre contre le torse d'Aaron tandis qu'il embrasse mes cheveux.

– Le pire a été évité, conclut le policier en renfermant la liste dans le dossier. M. Farrell va être déféré devant le procureur.

Aaron détache lentement son corps du mien. Comme je le retiens avec inquiétude, il me sourit avant de s'adresser au policier.

- Est-ce que je pourrais lui parler ?

À ces mots, je me raidis.

- À Chase ?

Au moment où je pose la question, je reconnais cette force caractéristique d'Aaron : affronter les difficultés jusqu'au bout pour les comprendre, les maîtriser et les dépasser.

Le policier acquiesce.

- Je suppose que vous savez ce que vous faites.
- Je reste avec toi, dis-je d'un ton assuré en prenant la main d'Aaron.

Mais en réalité, je n'en mène pas large.

## 5. La face sombre du monde

Je fixe l'homme en face de nous. Assis entre deux policiers, menotté et hagard, Chase est méconnaissable. Ses yeux semblent saillir de leurs orbites et jettent de petits coups d'œil furtifs partout comme ceux d'un animal, deux plis verticaux entourent sa bouche déformée par un sourire qui ressemble à un rictus et ses mains se griffent l'une l'autre en tous sens entre les menottes. Sa jambe droite s'agite dans un soubresaut dont le rythme saccadé s'accélère.

Sa voix basse et rapide donne l'impression qu'il crache ses mots quand il interpelle Aaron.

– C'est à cause de toi si j'en suis là. Tu m'as volé la vie que j'aurais dû avoir.

Je frémis en entendant ce tutoiement soudain. Il secoue ses menottes.

– J'aurais pu vous aider, tente de l'apaiser Aaron.

– M'aider ? méprise Chase. Tu m'as balancé ta pitié et ta condescendance, et encore aujourd'hui, tu viens me narguer ? Mais je te déteste depuis toujours, Aaron, pour tout ce que tu m'as fait, pour ma famille que tu as détruite et pour la vie que j'ai subie par ta faute ! Je t'ai détesté d'autant plus dès le moment où je t'ai rencontré à nouveau. Toi, ta réussite, ta générosité, ta droiture, ta grandeur d'âme...

*Tout ce dont Chase est dépourvu.*

Aaron se contient, mais sa main dans la mienne devient moite. Je me tais, à la fois atterrée et fascinée : comment deux hommes, à peu près du même âge, à partir d'un drame qui aurait pu les réunir, ont-ils pris des trajectoires si opposées ?

Quel infime élément a fait la différence ? Si Aaron a su dépasser le traumatisme, y trouver le sens de sa vie et le cœur de son métier, Chase, lui, s'est arrêté sur le drame, il n'a jamais su, pu ou voulu en sortir et il a cristallisé sa vie autour.

C'est un peu comme si, à partir d'un même terrible événement, l'un avait choisi de vivre et l'autre de répandre le chaos.

– Et tes valeurs ridicules... le travail, la solidarité, l'équipe... jette Chase qui visiblement a décidé de vider son sac.

Comme s'il découvrait ma présence, son regard passe sur moi, très vite. Très vide. Ça me fait mal.

– Et la confiance, l'amitié ! pouffe-t-il. Votre chère amie Kirsten, j'en ai fait ce que j'ai voulu.

Ma chair se hérissé tout le long de mon dos.

*Que veut-il dire ?*

– Cela n’a pas été difficile de la monter contre vous ce fameux soir. Il m’a suffi de lui dire l’air de rien que vous étiez ensemble à l’hôtel... et hop, ajoute-t-il cynique, le tour était joué. Une de moins !

*Quoi ? Ce n’était pas une gaffe ?*

Il éclate de rire.

– Mais j’avoue que je ne pensais pas qu’elle irait aussi loin !

Je suis outrée, furieuse et bouleversée. Aaron, quant à lui, serre les poings et se retient de réagir.

– Ah, et toi, le parfait et solide Aaron ! s’esclaffe maintenant Chase. Je me suis bien amusé avec ces coups de fil, je savais bien que ça t’insupporterait. Mais mon coup de génie, ça a été les spots à la répétition, assez réussi non ?

Son air de gamin réjoui est complètement ahurissant. Mais il reprend vite son masque mauvais.

– Parce qu’à partir de là, on avait l’amour ! C’est merveilleux l’amour, ça rend aveugle ! lance Chase. Joy par-ci Joy par-là. Je t’ai vu craquer et devenir amoureux... Alors, je la tenais ma vengeance et bien meilleure que je n’aurais pu l’imaginer ! Mais pour qu’elle soit parfaite, il fallait que Joy et toi soyez vraiment ensemble.

Il prend un ton grandiloquent qui me donne la chair de poule.

– Que vous vous aimiez, à la vie à la mort... que vous ne puissiez plus vous passer l’un de l’autre... Que vos cœurs battent à l’unisson, ricane-t-il.

Une sensation d’écœurement me retourne les tripes.

*Et moi qui lui ai tout raconté. Tout...*

– Ah j’en ai écouté des beaux sentiments, « et je l’aime, est-ce qu’il m’aime, est-ce que je vais le revoir... mais c’est impossible, nous n’avons pas le droit... »

– Espèce de salaud ! murmuré-je.

Il ne m’entend pas.

– En réalité, je vous ai poussés dans les bras l’un de l’autre comme deux marionnettes.

– Vous êtes complètement mégalomanie, ne peut s’empêcher de remarquer Aaron.

– Ah oui ? Et qui a susurré à Joy d’accepter ta proposition d’hôtel, qui l’a poussée à la réconciliation, qui vous a donné des nouvelles l’un de l’autre en égrenant la douce chanson de l’Amour triple A ? Qu’est-ce qu’il a fallu que je baratine avec le Destin, la confiance, l’amour et le pardon ! Et vous avez tout gobé.

*Mon Dieu, c'est encore pire que ce que j'imaginai.*

Ses lèvres s'abaissent en une grimace de mépris.

– Vous avez été mes pions.

Saisis par l'énormité de ce que nous entendons, Aaron et moi restons cois.

– J'ai failli réussir, il a fallu que cette idiote de mannequin ramasse ce bout de papier. J'étais au bord du triomphe. J'allais vous anéantir.

De la pointe du pied, il écrase minutieusement un objet imaginaire sur le sol.

– J'étais si bien parti, ajoute-t-il l'air rêveur. J'aurais dû réussir, n'est-ce pas ?

*Parle-t-il de son plan meurtrier ou de sa jeunesse avant le drame ?*

– Tu es complètement...

Aaron serre ma main pour me faire taire. Mais perdu dans ses rêves de gloire sinistre, Chase semble avoir oublié notre présence.

– Tout se mettait en place selon MON plan. Et même cette photo avec Lucie à la répétition !

– C'était toi ? ne puis-je me retenir de demander, interloquée.

– Même pas, se désole-t-il en riant, mais ça m'a bien servi. Comme quoi la chance sourit aux audacieux !

Je me mords les lèvres pour ne pas ajouter : « Et aux malades. »

Je ne peux pas m'empêcher de lui en vouloir. J'ai tellement l'impression d'avoir été manipulée que ça me met en colère. Et pourtant, si j'y réfléchis, il y a eu des indices : ses mystères, le silence sur sa propre vie, son absence totale d'expression... Plus j'y pense, et plus je me dis que je trouvais ça normal au vu de ce qui lui était arrivé si jeune. Je voyais son impassibilité comme une protection : c'en était une, non pour éviter de souffrir comme je le pensais, mais pour avancer masqué derrière ses noirs desseins.

Mais cette découverte d'un homme tout autre que celui que je croyais connaître m'attriste, car au fond, il me semble qu'avec cette désillusion, je perds mon insouciance, et peut-être la dernière part de mon enfance. À nouveau, il me semble que je grandis, découvrant que sous les apparences se cachent des vérités insoupçonnées et que les êtres ne sont pas faits d'une seule pièce. D'abord mon père, qui heureusement se révèle être meilleur que prévu, et maintenant Chase.

Je fixe cet homme qui a été mon ami. Sur son visage encore rempli de haine et de colère, je vois aussi la souffrance et la solitude. Bien plus que je ne l'imaginai. Ça ne peut rien excuser, mais je sais que derrière sa face sombre, il existe un être sensible, attentif et qui aurait pu être lui aussi un

homme bien.

La main d'Aaron qui caresse la mienne me ramène dans la pièce.

– Je suis désolé pour tout ce qui vous est arrivé, dit alors Aaron en regardant Chase droit dans les yeux. Je vous ai écouté avec attention, et je crois que je peux comprendre votre haine et votre ressentiment. Mais sachez que je ne les partage pas.

Chase lève les yeux au ciel.

– Encore cet air supérieur, jette-t-il, mais je n'ai que faire de tes bons sentiments. Et maintenant, tu vas me dire que tu me pardonnes ?

– En effet, conclut Aaron en se levant comme s'il mettait ainsi un point final à ce long cauchemar.

## 6. Préméditation

– Tu lui pardonnes ? Après tout ce qu’il t’a fait ? demandé-je à Aaron dans la voiture qui nous ramène avenue Lexington.

– Je crois que ça m’encombrerait bien davantage le cerveau de lui en vouloir, dit Aaron en m’embrassant. Et puis je préfère me consacrer à l’avenir.

Vraiment il m’impressionne : un malade mental a voulu le détruire et il n’est pas furieux ? J’ai encore bien des choses à apprendre sur Aaron. Mais s’il y a une chose que je sais au plus profond de moi, c’est que je ne pourrai qu’être agréablement surprise.

*Aaron est un homme droit auquel je peux faire confiance.*

– Moi je lui en veux, avoué-je. Et je ne suis pas sûre de pouvoir passer à autre chose aussi vite que toi.

Aaron hoche la tête en envoyant plusieurs messages sur son téléphone. Quand il a terminé, il sourit d’un air joyeux, comme s’il avait tout oublié de la déclaration de haine que nous venons d’entendre.

– Peut-être qu’une surprise pourrait t’aider ? suggère-t-il.

– Peut-être, dis-je en me blottissant contre lui.

– Pourquoi ne pas s’éloigner quelque temps pour oublier tout ça ? Tu as ton passeport ? demande-t-il sur le ton de la plaisanterie.

Étonnée, j’acquiesce : drôle de question. Car stressée au moment d’aller au commissariat, j’ai emporté tous mes papiers. Même mon permis bateau et mon attestation de troisième étoile de ski. Est-ce qu’il m’a vue faire ? Est-ce qu’il se moque gentiment de moi ?

– Nous pouvons y aller alors.

– Pardon ?

Il fait une petite grimace du type « je n’ai rien dit ». Mais je ne suis pas dupe. Quand il se penche vers le chauffeur pour lui donner un itinéraire puis que la voiture traverse l’East River et file en direction de la 278, mon impression se confirme : Aaron me cache quelque chose...

Quand j’aperçois un panneau « Aéroport de la Guardia », j’agrippe son bras.

– Tu veux dire qu’on part... maintenant ?

– Oui.

– Comme ça, sans avoir rien prévu ?

– Ça t’étonne ?

– Tu parles !

*J'en suis baba !*

Mon Aaron, le roi de l'organisation, de la prévoyance et de la planification, décide comme ça de partir sans avoir rien anticipé ni calculé ? Je n'arrive à le croire qu'en montant dans le jet devant lequel évidemment Aaron avoue avec un air confus qui me fait craquer.

– Il est à moi.

Honnêtement, vu toutes les qualités d'Aaron et sa façon de ne jamais se vanter d'aucune, je ne serais pas étonnée qu'il se mette lui-même aux commandes de l'avion... Mais, même s'il sait certainement piloter un avion, il a la galanterie de s'installer à côté de moi dans un immense et moelleux canapé, qui est le plus large et le plus confortable que j'ai jamais vu en avion.

En réalité je n'ai jamais vu aucun canapé dans un avion, ni encore moins de lit avec draps et couette en lin blanc brodé à la main...

Deux heures plus tard, après un sublime dîner servi par un chef en toque blanche et arrosé de vin italien, je me glisse dans une nuisette de soie « offerte par la maison » me dit Aaron, puis direct sous la couette où je me blottis contre lui, complètement détendue. Avec l'altitude, la fatigue et les baisers d'Aaron, le spectre grimaçant de Chase commence à s'effacer.

– Où allons-nous, ai-je le temps de demander avant de m'écrouler épuisée dans les bras de l'homme le plus merveilleux de la terre.

*Et du ciel.*

\*\*\*

Le soleil nous accueille sur la place du théâtre de la Scala : les façades néoclassiques des bâtiments, les toits de tuile rouge, le sol couleur brique et le parterre gris formant un arrondi bordé d'arbres autour de la statue de Léonard de Vinci me paraissent irréels sous le ciel bleu azur. Je me frotte les yeux plusieurs fois.

*Je suis en Italie !!!*

Depuis que nous sommes descendus de l'avion, je ne peux me défaire d'un sourire idiot. Tout le long du trajet de l'aéroport vers la ville, le nez collé à la vitre comme une enfant puis mes lèvres embrassant celles d'Aaron, avant de retourner dévorer le paysage des yeux, j'ai dit :

– C'est incroyable ! C'est magique ! C'est fabuleux !

Des adjectifs bien plats pour dire ma surprise, mon ravissement et mon admiration. Et qui ne mettent pas en valeur mes capacités d'échange avec autrui car je les répète en boucle toutes les trois minutes sans rien pouvoir formuler ou entendre d'autre.

Une des raisons objectives de mon enthousiasme répétitif est que nous sommes à Milan, capitale de la mode, la grande et belle Milan qui vibre de l'élégance, du chic et du luxe à l'italienne.

*Les autres raisons, non moins objectives de mon bouleversement, sont : Aaron, Aaron et encore Aaron.*

Malgré le soleil qui chauffe agréablement mes épaules, malgré la terrasse du café bruisante de conversations en italien et le parfum de l'expresso qui monte à mes narines, j'ai l'impression de rêver. Aussi, plusieurs fois, j'embrasse Aaron pour être bien sûre que tout ceci est réel. Et ça marche ! Même les sombres machinations de Chase pâlisent dans cette ambiance italienne.

Quand nous arrivons sur la place de la cathédrale du Duomo, j'en ai le souffle coupé tellement c'est beau. Tout est gigantesque et monumental.

– Viens, me dit Aaron en m'entraînant par la main sous le magnifique arc de triomphe qui marque l'entrée de la galerie la plus célèbre de Milan.

« A Vittorio Emanuele II, I Milanesi » peut-on normalement lire sur le fronton.

Mais il me faut du temps pour venir à bout de l'inscription. Car je suis tellement troublée que les lettres se superposent et que je lis « à Aaron Scott, le New-Yorkais ». Je me frotte les yeux plusieurs fois sous le regard amusé d'Aaron.

L'immense voûte de l'arc donne l'impression d'entrer dans un palais et je me sens une princesse au bras d'Aaron. Sans nous être concertés, nous avançons d'un pas lent, presque solennel. J'ai l'impression que tous les regards se tournent vers nous, il faut dire qu'Aaron ce matin, avec ses cheveux crantés, son profil parfait et sa haute taille élégante, est plus beau que tous les empereurs romains et italiens réunis. La longue galerie qui s'ouvre devant nous sous ses immenses verrières forme un écrin de lumière autour de nous. Milanais et touristes se promènent aussi mais la galerie me semble n'appartenir qu'à nous. Quand nous arrivons en son centre, sous la majestueuse coupole de verre, Aaron me montre les mosaïques en haut des quatre bâtiments ornés de décorations sculptées : des allégories des quatre continents, parmi lesquels je reconnais l'Europe.

– Je rêvais de venir ici, murmuré-je émue.

Comment a-t-il deviné que l'Europe était mon rêve d'enfant ? Et en particulier faire le tour de ces villes où luxe et élégance font partie de l'ADN ?

– Je n'y étais jamais venu non plus, et j'ai pensé que ça te plairait... dit-il en réponse à mes questions silencieuses.

– Oh oui.

Honnêtement je crois que mon regard ébahi qui passe des façades baroques, aux sculptures, à l'architecture de fer et de ciment, aux vitrines luxueuses en repassant à chaque fois sur son visage en dit bien plus que je ne suis capable de formuler.

– C’est mon premier voyage en Europe, et tu ne pouvais pas choisir mieux.

Et puis, je suis vraiment touchée que parmi les capitales européennes incarnant la mode et l’élégance, il ait eu la délicatesse de ne pas commencer par Paris. La capitale française est encore un peu trop la ville de mon père. Aaron l’a-t-il senti ? A-t-il compris que je ne suis peut-être pas tout à fait prête ?

– Alors nous voici ici tous les deux, en terre inconnue, neutre et vierge de toute autre histoire que celle de ce week-end.

– À nous de l’écrire alors.

*À la fin, ils se marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup d’enfants...*

Ça, c’est ce que je dis au plus profond de moi, dans la petite partie de mon cœur restée « princesse de contes de fées » mais je prononce d’un ton posé, genre « adulte qui ne croit plus aux histoires de prince charmant » :

– J’aime que ce soit une première fois pour nous deux. Merci...

Et je l’embrasse longuement. Derrière mon dos, je croise les doigts.

Quand nos visages se séparent, je regarde à nouveau autour de nous. Du sol au plafond, la magnificence du lieu est à l’image de ce que j’éprouve : carrément renversant. Heureusement, Aaron me serre contre lui et, quoique je me sente des ailes et un petit nuage sous mes pieds, ceux-ci reposent tranquillement sur le sol, sur les mosaïques qui représentent les quatre villes historiques de l’Italie : Turin, Rome, Florence et Milan.

– J’aimerais aller à Florence, à Rome et partout ! dis-je transportée de joie par le simple nom de ces destinations.

– Une légende dit que si l’on tourne trois fois sur son talon droit sur le taureau du blason de Turin, les souhaits se réalisent...

– Honnêtement une grande partie de mes vœux est déjà exaucée, même ceux que je n’avais pas imaginés, comme toi et moi ici à Milan.

Je ris mais ne peux m’empêcher de penser à ce que nous venons de vivre.

– Je souhaite surtout que ce cauchemar soit bel et bien terminé, murmuré-je.

– C’est fini, Joy, assure Aaron d’une voix douce.

Comme il se trouve que je suis du genre à lancer des pièces dans les fontaines, à boire aux sources merveilleuses et à jeter du sel par-dessus mon épaule, j’enlève ma chaussure et pied nu sur le carrelage, je me mets à tourner sur moi-même à 360. Je pourrais tourner mille fois tellement je me sens tout à coup légère.

Aaron me récupère entre ses bras au moment où je perds l’équilibre.

*Toujours là au bon moment.*

- Que tous tes rêves se réalisent, mon amour...
- La plupart te concernent, dis-je en l’embrassant.

Notre baiser fait venir un rayon de soleil sur nos têtes. Comme par magie, la galerie semble s’être vidée et nous voici quasiment seuls, Aaron et moi, au croisement de ces travées monumentales, auréolés d’ors et baignés de lumière, les yeux dans les yeux.

Aaron me prend la main.

- Tu as l’air bien grave tout à coup ?

Mon ventre se tend d’inquiétude. Menaces et morts réapparaissent aussitôt dans mes pensées, comme des épouvantails. Est-ce qu’il y a un problème ?

- Je suis même très sérieux, dit-il en continuant à me fixer.
- Mais qu’est-ce que tu...

Il sourit mystérieusement. Sans lâcher ma main, il pose son autre main sur son cœur et met un genou à terre.

– Joy, depuis que je t’ai rencontrée, ma vie a changé : tu as su me surprendre. Me faire rire. Me faire pleurer. Et m’apprendre à improviser, ajoute-t-il gravement. Tu m’as libéré. Et cette liberté, je veux la vivre et la partager avec toi tous les jours de ma vie jusqu’au dernier.

J’ai la bouche sèche et les jambes qui tremblotent. Mon cœur lui est en train de gonfler, gonfler, gonfler comme une montgolfière dans ma poitrine. Comme dans un rêve, je vois

Aaron glisser une main dans sa poche de veste et en sortir une boîte gris pâle sur laquelle je reconnais le logo discret d’un très grand joaillier. Son air timide quand il ouvre le boîtier tendu de soie m’attendrit. Il retire délicatement de son écrin une bague somptueuse et l’enfile sur mon annulaire.

– Accepte cette bague, signe de mon engagement à t’aimer, te protéger et te chérir. Joy, ajoute-t-il après un silence, veux-tu m’épouser ?

Ma main étreint la sienne parce que je suis incapable de répondre tant je suis bouleversée. Il me semble que mon cœur flamboie à présent, envoyant des flammes de bonheur dans tout mon corps. Des flammèches doivent sortir de ma bouche, de mes narines et de mes oreilles.

Les yeux d’Aaron, plus verts que jamais, couleur de l’espoir, sont rivés aux miens.

- Ooh ouiiiiii, dis-je en saisissant sa main entre les miennes.

*Oui je veux que tu sois mon homme, mon mari, mon époux.*

Les paroles d'un poème de William Auden arrivent comme un souffle sur mes lèvres :

– Je veux que tu sois « mon Nord, mon Sud, l'Orient et l'Occident, mon travail en semaine, mon repos du dimanche...

– « ... Mon midi, mon minuit, ma parole, mon chant », continue Aaron dans un même élan.

Je ferme les yeux, bouleversée. Tout est si incroyable : cette journée, ce voyage, ce lieu, et l'homme que j'aime qui me demande d'être sa femme.

Lentement, Aaron se relève et me prend dans ses bras avant de m'embrasser. Son baiser est si fabuleux que je pourrais – si ce n'était déjà fait – devenir complètement dingue de lui. Il est aussi si sensuel que, si nous n'étions pas au milieu de la galerie la plus chic de Milan, je ne répondrais de rien... Au bout d'un long moment délicieux, nos bouches se séparent.

– Oh Aaron, murmuré-je en fixant la fleur d'or rose, saphirs et diamants qui orne à présent ma main.

– Elle s'appelle Joie.

– Elle porte bien son nom, murmuré-je songeant à l'expression « ivre de joie ».

– Comme la femme qui a fait entrer la joie et l'amour dans ma vie, chuchote Aaron à mon oreille.

Ensuite, c'est complètement transie d'amour que je me promène à son bras dans la galerie. Régulièrement je regarde ma main.

« Je vais être la femme d'Aaron ! », voudrais-je dire à tous les passants.

Au bout d'un temps non quantifiable d'errance amoureuse, nous dévalisons les boutiques parce que finalement, nous sommes partis sans rien, puis nous déjeunons chez Savini, le plus ancien et délicieux des restaurants milanais, avant de nous promener dans les rues inondées de soleil. Mais honnêtement, mes yeux sont tellement remplis de paillettes de bonheur que le monde entier me paraît scintiller.

En fin de journée, allongée sur un lit magnifique avec vue sur le Duomo, je reçois un message de Kirsten.

[Quoi de neuf ?]

« Tout », commencé-je à écrire. Mes doigts hésitent sur le clavier. J'efface [tout] pour réfléchir.

Même si nous avons déjà parlé de mariage avec Aaron, cela restait une hypothèse. Aujourd'hui, c'est la réalité. Alors comment lui annoncer la grande nouvelle avec délicatesse sans risquer de réveiller une blessure à peine refermée ?

[Je suis en voyage. Le rêve total !!]

[Donc Milan ça te plaît ?]

Quoi ? Elle est au courant ? Mais je ne suis pas au bout de mes surprises...

[Envoie une photo de ta main]

[ ?]

[Fais pas ta timide. Aaron m'a demandé de venir avec lui chez Van Cleef choisir une bague de fiançailles...]

Et ils ne m'ont rien dit ? Quand Aaron a-t-il eu le temps de faire ça ? Et Kirsten ?? Mais si je comprends bien, ça veut dire qu'ils sont totalement réconciliés, plus une ombre entre eux, et complices comme avant ? Alors ça, c'est une super bonne nouvelle !

[Et n'oublie pas ta promesse.]

[Et comment ! Je ne me marierai pas si tu n'es pas ma demoiselle d'honneur.]

Comme elle ne répond pas tout de suite, j'avale ma salive avec difficulté ; et si je venais d'écrire la plus grosse bêtise de ma vie ???

[Tu peux compter sur moi. Donc j'en conclus que tu as dit oui ?]

[ ;) ! Plutôt dix fois qu'une.]

[Génial. Bravo !!! Je suis ravie. Prenez soin de vous tous les deux, vous en avez besoin. À très vite.]  
[PS : vous me manquez déjà]

Je soupire, soulagée et heureuse. Kirsten est mon amie, ma meilleure amie. À côté de moi, repose à moitié endormi mon amoureux, mon fiancé et mon futur mari. Attendrie, je caresse son visage, il ouvre un œil.

– Dis-moi la vérité, ce voyage n'était pas si imprévu que ça...

Il baisse les yeux avec un air faussement penaud.

– Je l'avais un peu prémédité en effet... Je t'ai dit l'autre jour que j'avais prévu autre chose, dit-il avec un regard presque penaud qui m'attendrit.

Je me souviens en effet de ses paroles le lendemain de mon retour de l'hôpital. Quand il a murmuré avec un air bizarre « j'avais prévu un moment un peu plus spécial... ». J'ai cru qu'il parlait de mon coma et de son premier « je t'aime » qui m'avait fait rouvrir les yeux... Donc, il avait pensé

à ce voyage bien avant ?

– Cachottier, dis-je en me penchant sur lui pour l’embrasser. Mais, imprévu ou légèrement prémédité, ça me plaît terriblement.

– Et toi, tu me plais plus que terriblement, répond Aaron en m’attirant contre lui et en glissant une main sous mon pull...

## 7. Catwalk and dog

Depuis un mois, à chaque fois que je pourrais avoir un moment de découragement ou d'angoisse, je refais le plein d'énergie en pensant que d'ici quelques semaines, je serai Madame Scott.

« Pense Aaron et be happy » est devenu le mantra qui m'a permis de mettre de côté les souvenirs désagréables et de traverser les nombreuses épreuves professionnelles de ce dernier mois : les rumeurs de fin du monde en cas de show annulé, les affirmations non positives d'Abby sur l'avenir de nos jobs dans la mode, le stress de Lucie et mes ruses pour la faire manger, ou encore les crises d'apoplexie du directeur de prod' face à un Stan Oscar cyclothymique.

*La routine version Idol quoi !*

Tout d'abord il a fallu répondre à la question cruciale du « où ? ». Quand Stan Oscar a appris que la tour 88 serait impraticable pendant des mois, il en a pleuré de rage. Abby, elle, était sur le point de tordre le cou à quiconque prononcerait une parole du style « ça va aller ». C'est là qu'Aaron a eu une idée de génie : organiser le défilé dans un lieu éphémère qu'il se chargerait de construire.

« Oh, un pop up défilé, j'adore, c'est transgressif et complètement thaumaturgique ! », s'est aussitôt exclamé Stan Oscar en séchant ses larmes.

C'est ainsi que le défilé StanOscar va pouvoir commencer d'ici peu dans une ancienne usine de conserves des docks au sud de Brooklyn !

Honnêtement, personne n'y croyait. Tout le milieu de la mode a pensé que la présentation de la nouvelle collection StanOscar serait impossible, parce que les délais étaient bien trop courts pour transformer une immense bâtisse de fer et de ciment envahie par les courants d'air, les rats et les fuites d'eau en une scène de défilé. Irréalisable en un mois et complètement utopique, entendait-on bruisser dans les couloirs d'Idol.

« Ce serait un miracle », disait Abby qui, comme les autres, s'en remettait avec prières et menaces diverses à la grâce de Dieu et au savoir-faire d'Aaron.

*Perso, je n'avais aucun doute sur l'issue du projet.*

Aaron étant un bourreau de travail et un acharné de la réussite, il a remué ciel et terre et en particulier tout New York pour obtenir les autorisations en urgence, concevoir la répartition des espaces, dessiner les décors, motiver une centaine d'ouvriers nuit et jour, et faire d'une friche industrielle le lieu le plus incroyable que Stan Oscar aurait pu espérer pour présenter une collection. Le couturier a ainsi ajouté un cachet underground à sa présentation au tout New York de la mode, ce qui le rend « apologiquement transporté » selon sa propre grille lexicale.

Dès l'entrée dans l'ancienne usine, le ton est donné. Aaron a su garder le côté vintage de l'endroit en conservant les matières brutes : briques, revêtement écaillé, armatures de fer et verrières de l'ancien hangar. Placé au centre de l'immense hall rythmé par des piliers métalliques, le podium composé de larges marches d'escalier est couvert d'herbes bucoliques. La chaîne de montage forme un catwalk surélevé, qui traverse tout le bâtiment dans sa longueur avant de rejoindre le podium sur lequel aura lieu le final conçu comme un arrêt sur images. Tout autour, des bancs de béton brut ont été spécialement construits pour l'occasion.

Aaron, comme d'habitude, assure qu'ils n'ont pu arriver à ce résultat que grâce au travail collectif et à l'implication de ses équipes. Il est aussi très satisfait d'avoir remporté ce qui était pour lui un nouveau challenge.

On ne se refait pas, quand on est un homme que le défi stimule...

*Je commence à le connaître.*

Aussi je sais qu'il garde une inquiétude incompressible à l'idée que le lieu ne soit pas complètement imperméable à tout type de risque. Ce qui le soucie le plus est que le lieu ne soit pas construit sur des bases solides avec amortisseurs antisismiques et toute la machinerie ultra-sécurisante de ses systèmes favoris et secrets de prévention.

– En un mois, Aaron, lui ai-je encore dit tout à l'heure, tu ne crois pas que tu as déjà fait énormément ?

– Pas assez en matière d'anticipation, dit mon éternel perfectionniste.

– Comment veux-tu anticiper sur un projet qui n'était même pas censé voir le jour ?

Honnêtement, j'étais déjà conquise par toutes les qualités d'Aaron, mais maintenant je suis complètement admirative de mon futur mari.

*Et je ne suis pas la seule fan !*

Stan Oscar lui en est reconnaissant à vie – enfin au moins pour la saison 2017-2018 – , Abby le vénère et Léo lui serre la main avec une mâle solidarité entre mecs qui savent ce qu'ils veulent.

*Et là tout de suite, tous veulent que le défilé soit une réussite... moi y compris.*

L'inquiétude nous fait trembler mais dès que les premiers invités s'installent, les portables s'activent, les photographes enchaînent les clichés et très vite, réseaux sociaux et presse on line sont élogieux.

*« Stan Oscar, un couturier qui innove. Il a choisi cette année de présenter sa collection dans un lieu éphémère. Dès l'entrée, nous pénétrons un territoire d'où jaillit l'inattendu. À la fois accessible et exigeant, généreux et pointu, chaleureux et radical, joyeux, désinvolte et profond. Sérieux sans arrogance, poétique. Bref la présentation de StanOscar s'annonce sans équivalent », ai-je le temps de lire à voix haute pour détendre Lucie entre les mains des habilleuses.*

Elle ne semble pas m'entendre, concentrée sur la tâche qui l'attend. Assis à mes pieds, Woody surveille sa maîtresse avec autant de méticulosité et d'affection que moi. Le nez sur mon bloc, je relis une nouvelle fois la liste des passages de Lucie refaisant la check-list de chacune de ses tenues et accessoires. La maquilleuse fait les dernières retouches tandis que le coiffeur ébouriffe savamment ses mèches platine.

– On y va !

Plusieurs mannequins se lancent alors de leur pas ondulant en direction de la salle. Debout près du rideau qui barre l'entrée du catwalk, Stan Oscar en personne inspecte chacune avant qu'elle n'entre sur le plateau, n'hésitant pas à renvoyer à la retouche certaines tenues ou à reprendre lui-même un pli qui tombe mal. Puis, avec un regard paternel où perce un peu d'inquiétude, il envoie le modèle défiler au milieu des spectateurs.

On dirait un officier surveillant le lâcher de ses parachutistes pour le grand saut.

Les premiers passages s'enchaînent selon le tempo prévu.

Profitant d'un instant de calme au moment où Lucie défile avec une combinaison short en velours rouge, je jette un œil dans la salle. Vu côté des invités, la présentation est une perfection de chaque instant : rythme sans heurt, sourires joyeux et bonne humeur. Semblable au tombé impeccable des vêtements, aux coiffures travaillées et aux maquillages raffinés, tout semble fluide, facile, gracieux.

*En coulisses, l'atmosphère est loin d'être aussi paisible.*

On se croirait dans une fabrique à la cadence infernale, avec des gestes directifs, des ordres, des contre-ordres, des agitations quasi-mécaniques et le directeur de production debout sur un escabeau hurlant les numéros de passage des mannequins comme le capitaine du Titanic haranguant ses matelots. Des dizaines d'assistants empressés et criant virevoltent en tous sens avec des vêtements à bout des cintres, des retoucheuses à genoux recousent les ourlets et resserrent les pinces, des maquilleuses armées de recourbe-cils posent du mascara et du gloss sans discontinuer et des coiffeurs hystériques manient leurs sèche-cheveux comme des automates réglés sur vitesse rapide. Le tout baigne dans une odeur de laque, de poudre et de stress absolu !

Entre deux changements de tenues pour Lucie, j'aperçois Léo en train de parler aux jumelles : elles semblent furieuses et lui font des grimaces dès qu'il leur tourne le dos. Mais je n'ai pas le temps de m'en préoccuper : Lucie commence à fatiguer. Je la force à s'asseoir une minute et à boire en vitesse un jus hypervitaminé avant de repartir.

Partout en coulisses, la fatigue se fait sentir, les visages se tendent, les dos se crispent, les chevilles se tordent, les peaux tirent sous le maquillage, les spots aveuglent les filles qui reviennent en coulisse, les yeux écarquillés comme si elles étaient ivres, pour être déshabillées, rhabillées, remaquillées et recoiffées dans un rythme qui semble s'accélérer.

*« Lucie Lavigne mène le défilé. Dans un décor underground sans précédent, la jeune*

*mannequin fait vibrer la collection de Stan Oscar* » lis-je à Lucie quand elle revient de son avant-dernier passage.

– C’est presque fini, lui dis-je inquiète de voir la fatigue tendre son visage.

Elle hoche la tête sans un mot. Dans les coulisses, la tension est à son max quand elle se glisse dans la robe de mariée tout en dentelles de Calais : c’est LA tenue qui va clôturer le défilé. Tournant autour d’elle, le front en sueur, Stan Oscar rajoute des perles, découpe un morceau du voile, rajuste la taille à coups d’épingles au risque de piquer la mannequin qui reste stoïque et souriante. Elle me fait même un clin d’œil.

– Ça t’inspire ?

– Allez, on y va, c’est le final, dit le directeur de production en tapant dans ses mains.

Pour le final, toutes les mannequins sont censées être réunies autour de Lucie sur le podium central. Mais pour une raison que j’ignore, les jumelles n’y participent pas comme prévu et sont déjà en train de se changer en lançant des regards furieux.

*Je comprendrai plus tard.*

Car, à part Bianca et Alba, tout le personnel en backstage est en effervescence et s’affaire autour de Lucie jusqu’à la dernière seconde...

Elle marche maintenant de son pas majestueux vers le rideau tandis que Stan Oscar lui-même porte sa traîne couverte de lys qu’il installe soigneusement derrière elle au moment où elle passe le sas vers le public. Le silence total se fait dans les coulisses. Scrutant la salle, se retenant de respirer, Stan Oscar frotte compulsivement sa bouche avec ses doigts.

Puis des spectateurs, une immense acclamation se fait entendre :

– Ohhhh !!!

Suivi d’une série d’applaudissements qui détendent aussitôt les visages en coulisse.

Léo pose une main soulagée sur l’épaule d’Abby qui lui sourit, le directeur artistique sort son paquet de cigarettes et les habilleuses se laissent tomber sur les banquettes couvertes de vêtements.

Tout le monde se regarde, harassé, hébété, soulagé qu’aucune des galères vécues derrière les rideaux n’ait transparu pour le public.

Je sens moi aussi la tension quitter mon corps, et relâchant la pression un peu trop brusquement, mes doigts lâchent un quart de seconde la laisse de Woody que je tenais fermement serrée jusqu’alors. Comme au ralenti, la laisse tombe à terre, Woody me regarde avec un air malicieux puis se met à courir comme un fou.

Abby me foudroie du regard et de la voix.

– Rattrape-le immédiatement.

Je me mets à courir après le chien, tandis que deux coiffeurs tentent de le coincer de l'autre côté. Une habilleuse essaie de l'appâter avec un morceau de sucre. Mais rien n'y fait, le chien continue à galoper autour des coulisses, il semble hilare avec sa gueule ouverte et ses yeux brillants. Soudain, Woody me jette un regard étrange, comme pour me dire « on n'a pas fini de rigoler », et passant d'un pas respectueux devant Stan Oscar, il se précipite oreilles au vent sous le rideau pour rejoindre sa maîtresse sur le catwalk.

– Noooooooooon !

J'en reste tétanisée. Quand Abby empoigne mon bras, ses ongles sont des serres d'aigle.

– Chope-moi cette bête avant que...

Pas la peine d'écouter la suite de la menace qui ne peut être que mortelle, je sors des coulisses pour me glisser dans le public et réfléchis en urgence à un moyen rapide, intelligent, efficace et indolore pour récupérer Woody dans la seconde.

*Autrement dit, un miracle.*

Car le chien court comme un fou en aboyant derrière sa maîtresse qui est déjà aux 2/3 du long ruban du catwalk. Étonnée, elle se retourne et lève un sourcil. Elle jette un œil au directeur de production apparu au premier rang : il écarte les mains en aveu d'impuissance.

Le regard de Lucie balaie l'assemblée avec un sourire désarmant. Je ne sens plus mes jambes.

*On est en impro totale.*

J'ai le temps de voir Abby me fixer en imaginant sans doute le long supplice qu'elle va me faire subir. Du premier rang où il est assis, Aaron se tourne vers moi avec une petite moue qu'il voudrait rassurante tandis que Léo secoue la tête avec désespoir.

*Tout est fichu.*

Mais Lucie éclate de rire et retire d'un coup son voile de mariée. Sa chevelure platine apparaît comme un rayon de lumière. Elle se baisse pour nouer le voile autour du cou de Woody puis, de son pas impérial, elle se remet à marcher, Woody en laisse à son côté. Chien et maîtresse avancent en rythme, à chaque fois que Lucie s'arrête et tourne sur elle-même, main sur la hanche, Woody s'assied tranquillement et la regarde en penchant la tête de côté. On dirait que tout a été chorégraphié jusqu'au moindre mouvement de la queue de Woody qui s'agite au rythme de la bande-son.

J'ai le temps d'apercevoir Abby blêmir, Léo qui s'essuie le front et les jumelles qui, à demi

masquées par le rideau, photographient à tout va. La salle bruisse, murmure puis éclate en tonnerres d'applaudissements. Continuant sa marche triomphale, Lucie rejoint le podium central où les autres mannequins l'applaudissent à leur tour.

*Elle a assuré !*

Stan Oscar s'avance alors pour saluer. Je ne vois pas l'expression de ses yeux mais ses deux mains tendues vers Lucie et son sourire donnent des indices de son état d'esprit : le couturier est aux anges. Il serre Lucie dans ses bras, l'embrasse, murmure à son oreille puis il se baisse pour caresser Woody.

– Eh bien, annonce-t-il quand les acclamations s'arrêtent, je vais sans doute créer une ligne pour chien dans ma prochaine collection. Elle s'appellera *Catwalk and dog* !

*En voilà un scoop !*

Aussitôt dit, aussitôt twitté et retwitté vers toute la planète mode !

Ensuite, d'un pas dansant, il entraîne Lucie sur le catwalk. Woody les suit en trotinant. Les autres mannequins avancent derrière le couple du couturier et son modèle fétiche, comme une longue suite de demoiselles d'honneur.

Ravie, la salle se met debout pour une ovation incroyable.

*Ouf !*

Mais, j'ai une petite appréhension. Même si Lucie vient de sauver brillamment la situation, comment va réagir Abby ? Je retourne en coulisses pour lui dire combien je suis désolée et m'excuser d'avoir provoqué cet incident qui aurait pu ruiner le défilé. J'imagine déjà les réprimandes de ma boss : « des mois et des mois de travail massacrés par une apprentie agent incapable de se faire respecter d'un chien ».

Mais quand je reviens derrière les décors, des éclats de voix se font entendre.

– Dehors, immédiatement.

Je reconnais la voix de Léo, très en colère.

*Oups, est-ce qu'un comité d'accueil composé d'Abby et de Léo m'attend pour me mettre à la porte ? Les menaces de Léo après l'incident de la photo me reviennent en mémoire « je vous virerai moi-même ». Après tant de fois où j'ai sauvé ma tête, ce moment est-il arrivé ? Juste le jour de l'apothéose de ma mission chez Idol ??*

J'avance d'un pas ferme, mais pas du tout rassuré. Mais, plus j'approche, plus il semble que tout ce raffut ne me concerne pas.

*Enfin c'est ce que je me dis pour ne pas prendre mes jambes à mon cou...*

Debout devant les jumelles en larmes, Léo pointe son index vers la porte de sortie. Bianca et Alba essaient de parlementer mais Abby les fait taire d'un coup de talon sur le sol. Entre Léo raidi dans son costume trois-pièces et Abby dressée sur ses bottes noires, on dirait un tribunal militaire devant les deux clones paniqués.

– Il n'y a pas de place pour ça dans mon agence, répète Léo insensible aux lamentations des jumelles.

Je m'approche discrètement d'une maquilleuse qui a suivi l'histoire depuis le début.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Elles sont virées.

– Non ?

Même si je ne les aime pas beaucoup, je trouve cette façon de faire très violente.

– Léo Loomis les a vues twitter des photos de Woody débarquant sur le show, chuchote la maquilleuse.

*Mais des spectateurs en ont fait autant !*

Tant de sévérité m'étonne un peu et me paraît presque injuste.

– En fait, Léo a eu tout à l'heure la confirmation que c'était elles pour la photo de Lucie avec Aaron Scott.

– Quoi ?

– C'est pour ça qu'elles ont été exclues du final.

La compassion qui était apparue il y a peu dans mon esprit disparaît pour laisser place à un sentiment beaucoup moins généreux.

*Bien fait.*

Mais je n'en reviens pas : comment ont-elles fait ? Et comment Léo l'a-t-il su ? Mais finalement peu importe, me dis-je en les regardant rassembler leurs affaires avec un air piteux. Quand elles s'éloignent revêtues de leurs jeans et leurs baskets, les cheveux tirés en arrière et le visage démaquillé, elles ne ressemblent plus du tout aux créatures de rêve qu'elles incarnaient il y a encore vingt minutes.

*D'ailleurs, elles ne font plus partie de la machine à rêve.*

À ce moment-là, Lucie revient en peignoir et me fait un petit signe avant de se diriger vers les vestiaires. Elle a l'air épuisée. Abby marche à côté d'elle en la félicitant. Ma boss ne me jette pas un

regard.

Est-ce une façon de me dire qu'il n'y a rien à ajouter à ce qui aurait pu devenir un drame ? Et que finalement je m'en tire pas trop mal ?

- Ça va ? me demande alors mon père que j'ai à peine aperçu.
- Fatiguée, mais soulagée que ce soit fini !
- C'était parfait.
- À part l'apparition de Woody, dis-je avec une grimace...

*C'est la boulette qui aurait pu tout ruiner. Une méga boulette à poils...*

La culpabilité me fait un petit salut familial au passage : ça aurait été de ma faute...

– Au contraire, Stan est enchanté ! Il veut un chien comme Woody, il adore Lucie, il trouve qu'elle et Woody « ont renouvelé le rapport à l'élégance dans une démonstration très XXI<sup>e</sup> siècle », je cite de mémoire, dit mon père en éclatant de rire.

L'énorme appareil photo suspendu à son cou s'agite quand il rit. Je ris à mon tour, soulagée : j'avoue que je ne m'attendais pas du tout à ce que ma désastreuse maladresse prenne cette tournure : une tendance hyper-fashion ! Woody est quasiment devenu une muse... Et sa maîtresse, elle, est clairement une sacrée pro.

*À qui je dois tout particulièrement la réussite du défilé...*

– Lucie a enchaîné répétitions et shooting non-stop ces derniers jours, dis-je en me souvenant de son air fatigué aperçu entre deux habillages. J'ai peur qu'elle s'épuise à ce rythme, elle est tellement perfectionniste.

– Elle est entière et très impliquée, confirme mon père. J'en connais d'autres !

Comme je me crispe un peu, il ajoute en posant la main sur mon bras.

– Et toi ça va ?

– J'ai récupéré, dis-je comprenant qu'il veut sortir du registre professionnel pour se placer sur le plan pater familias protecteur.

*Mais ça me va.*

– On en est où avec l'enquête ? demande-t-il l'air soucieux.

– Chase sera sûrement condamné. Pour le moment il est en détention dans un établissement spécialisé. D'après ce que j'ai compris, il devra passer plusieurs années en centre de soins.

Pas certain qu'il en sorte un jour.

*Et entre nous, pas souhaitable...*

– Aaron va prendre en charge tous les frais de traitement et le faire admettre dans le meilleur centre psychiatrique du pays.

– Il n'est pas rancunier, remarque mon père en retirant son objectif du boîtier de l'appareil.

– Il ne veut pas que Chase soit au courant.

Mon père hoche la tête en regardant autour de nous.

– Ton futur mari est un homme bien, on dirait.

J'acquiesce.

*Le meilleur.*

Surveillant d'un œil les opérations de fin de défilé dans les coulisses, j'agite la main en direction des maquilleuses qui s'en vont, leurs grosses mallettes argentées à la main. Le regard de mon père s'immobilise sur la bague de fiançailles qui orne ma main levée.

– Et il a bon goût.

Il suit des yeux les ouvriers qui commencent à démonter le stand de coiffure.

– Ce dont je ne doutais pas, vu qu'il veut t'épouser, ajoute mon père en souriant.

Je baisse le nez. Je n'avais pas besoin de son autorisation, mais je suis heureuse qu'il apprécie Aaron et en quelque sorte valide mon choix. Me sentant en confiance avec lui, nous discutons ensuite de mon récent séjour en Italie. Mon père adore Milan et Naples, et me parle de Pompéi. Tout en l'écoutant, je remets les tenues de Lucie sur les cintres puis je vérifie les accessoires, avant de tout bien cocher sur ma liste. Autour de nous, les coulisses se vident. Vêtements, chaussures et sacs s'entassent sur les portants. La longueur de la journée se fait sentir dans les gestes et sur les visages. Soudain Abby s'approche de moi à grands pas.

*Aïe aïe aïe ?*

– Tu as vu Lucie ?

– Elle était avec vous...

– Je l'ai laissée dans les vestiaires mais elle n'y est plus, dit Abby d'un ton hésitant entre colère et grosse panique.

– Je ne l'ai pas vue ressortir, réfléchis-je à voix haute.

Léo nous rejoint le visage sombre.

– J'ai fait le tour et personne ne l'a vue depuis un bon quart d'heure.

– Pourvu que...

Abby ne finit pas sa phrase, pense-t-elle comme moi à tous ces incidents volontaires, menaces et

catastrophes qui se sont accumulés depuis que nous travaillons sur ce défilé ?

– Je ne crois pas qu’il faille s’inquiéter, dis-je en me sermonnant intérieurement pour ne pas laisser les mauvais souvenirs prendre le dessus.

Mon père sort son téléphone et tente de l’appeler.

– Elle ne répond pas, dit Abby maintenant nerveuse en regardant mon père essayer de joindre Lucie. Mais où peut-elle être ?

La voix tremblante, elle se tourne vers Léo.

- Ce n’est qu’une ado ! gémit-elle. Il peut lui arriver n’importe quoi.
- Woody est avec elle, affirmé-je sans en être bien sûre.
- Elle est pas du genre à faire un model-blues, tente de la rassurer Léo.

Je frémis en entendant cette expression brevetée Idol qui décrit le phénomène de mélancolie qui s’empare des mannequins épuisées après le gros moment de stress et d’euphorie d’un défilé. Car après l’excitation du show, la réalité refait surface. Et la fin du show devient parfois un moment de doute sur cette drôle de vie qui fait rêver sur le papier mais qui est au fond une existence d’abnégation, de travail et de solitude.

Surtout pour celles qui ont commencé très jeunes, comme Lucie...

– Elle n’est peut-être pas déprimée mais elle a de sérieux problèmes avec la nourriture, insiste Abby qui est à présent sur le registre « affolement à tous les étages ».

Nous en avons encore discuté avec ma boss il y a quelques jours et Abby m’a demandé d’être très vigilante sur une possible anorexie.

– Justement je lui en ai parlé, dit alors mon père, elle est consciente que le stress lui a coupé l’appétit mais elle est décidée à se réalimenter correctement. Ce qui lui manque, c’est une vie normale : des bons repas partagés, des moments détendus, simples... Elle n’a plus du tout de vie de famille. Elle se sent très seule.

Soudain, une image me revient : Lucie, assise sur un banc de Prospect Park, me parlant de sa solitude, de son grand-père et de leurs projets de voyage en Afrique. Je revois aussi son sourire triste, ses larmes et les cercles qu’elle dessinait sur le sol avec ses baskets. Et si... ?

– Je crois savoir où elle peut être, intervient-je en priant pour ne pas me tromper.

Comme Abby me lance un regard genre « vas-y, fais quelque chose, moi je ne sais pas quoi faire », j’ai soudain très peur que ma boss ne rechute en burn-out. Est-ce qu’elle ne s’est pas déjà trop surmenée ? Léo me fixe avec insistance.

– Ce serait trop long à expliquer, mais je pense qu'elle est au zoo.

– En voilà une idée ! Elle veut leur léguer son Woodywoodpecker ? lance Abby qui, à l'annonce d'une éventuelle résolution du problème, semble retrouver d'un coup son énergie.

Mais, comme je commence à savoir décoder les réactions de ma boss, je sais que sous son cynisme se cache son espoir, et peut-être son soulagement. Aussi, je continue sans m'arrêter à son regard maintenant perçant.

– Je vais la chercher, assuré-je.

Sans un mot, Abby fait un pas vers moi pour m'accompagner mais Léo la retient en passant une main autour de sa taille.

– Ce serait mieux que Joy lui parle d'abord. Et puis, il faut que nous attendions ici pour pouvoir réagir au cas où Joy ne la trouverait pas.

– Eh bien, qu'est-ce que tu attends ? souffle ma boss.

– Je vous appelle dès qu'elle est avec moi.

– Je t'accompagne, dit mon père en enfouissant son appareil dans sa sacoche.

Quand nous nous éloignons, je sens sur mes épaules les regards d'Abby et de Léo, à la fois pleins d'espoir et de confiance.

– Tu es sûre de savoir où elle est ? demande mon père.

– Oui, affirmé-je.

Mais je croise les doigts très fort. Pourvu que mon intuition soit bonne.

## 8. Un dîner presque parfait

C'est malgré tout inquiète que je presse le pas dans les allées de Prospect Park en direction du zoo. Marchant à grandes enjambées à mon côté, mon père ne pose aucune question. Quand nous arrivons près de l'enclos des girafes, je l'entends soupirer de soulagement.

Emmitouflée dans un gros sweat à capuche, Lucie est là, lunettes noires sur le nez, assise sur le banc où nous nous étions installées il y a déjà quelques mois. Elle serre Woody dans ses bras comme un gros nounours.

J'envoie aussitôt un SMS à Abby et Léo.

[Je l'ai retrouvée ! Saine et sauve. TVB.]

[Bravo pour votre réactivité. Merci. Léo]  
[Tu ne pouvais pas faire moins après le coup du chien au défilé.]

*Pas la peine de préciser de qui vient le second SMS...*

Nous nous approchons lentement de Lucie qui ne nous a pas entendus arriver. Sans nous concerter, nous nous asseyons, mon père et moi, de part et d'autre de la jeune mannequin. Surprise, elle se tourne vers chacun de nous et sourit tristement. Mon père et moi passons un bras autour de ses épaules, nos mains se touchent et nos têtes encadrent celle de Lucie.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Je suis désolée, dit-elle. Je me suis sentie si triste d'un coup.

De grosses larmes roulent sous les verres de ses lunettes.

– Parfois c'est dur, sanglote-t-elle, devoir toujours être solide, faire la grande.

À ces mots d'enfant, j'entrevois celle qu'elle n'a pas été. Son adolescence qu'elle a passée à travailler, les études qu'elle a abandonnées, le rythme normal d'une vie de jeune fille entourée d'amis qu'elle n'a jamais connus.

Mon père hoche la tête.

– Bien sûr que c'est dur, tout le monde en est conscient autour de toi, et tu as une force étonnante.

– Oui mais là, je suis fatiguée, reprend-elle avec une mimique enfantine.

Mon père caresse ses cheveux tandis que je frotte son dos avec tendresse. Pendant un long

moment, nous essayons de lui transmettre réconfort et affection. Enlevant ses lunettes, elle essuie ses larmes sur la manche de son sweat.

– Quand mes parents ont quitté Paris, dit-elle, mon grand-père était encore là. Les seuls moments où j’avais l’impression d’être comme les autres, c’était avec lui : il m’emmenait au cinéma, au zoo, faire du patin à glace. Juste avant sa mort, on a même été au château de la Belle au Bois Dormant chez Disney.

*Un truc de petite fille.*

– Pour tout le monde j’étais une adulte, avec une vie de rêve et une carrière réussie. Mais moi, je me sentais seule. J’étais pas comme les autres à l’école, moi je travaille depuis l’âge de 12 ans, murmure-t-elle en secouant la tête.

Elle observe la girafe qui vient se coller en face de nous, ses grands yeux noirs penchés sur Lucie.

– Et tous ces gens qui sont là à te regarder comme si tu étais un objet.

Je l’embrasse sur la joue. Elle renifle en essuyant son nez avec le mouchoir que lui tend mon père. Elle est très pâle.

– C’est un métier très dur et qui demande beaucoup d’investissement. Mais tu as le choix. On a toujours le choix... dit mon père en me jetant un coup d’œil.

– Oui, tu peux arrêter, faire autre chose... renchéris-je.

– Qu’est-ce que tu aimerais faire ? Tu y as réfléchi ?

Lucie nous regarde tour à tour de ses grands yeux azur. Puis elle se concentre sur la girafe.

– C’est tout réfléchi, dit-elle au bout d’un long moment.

– Ah ? demandé-je étonnée en essayant d’imaginer ce dont elle pourrait avoir envie à présent.

Buste droit, elle rejette ses épaules en arrière et nous sourit.

– Je veux être... mannequin, dit-elle avec assurance.

Mon père et moi éclatons de rire, à la fois un peu nerveux et ravis de la voir redevenir elle-même : battante et volontaire.

– Ben oui quoi, c’est ce que je fais depuis toujours. Même petite fille, je défilais pour mes copines ! C’est ce que je sais faire, et je crois que c’est ce que je fais de mieux.

– Tu parles ! Pas plus tard qu’aujourd’hui, Stan Oscar a été ébloui et ce n’est pas le seul.

– Je connais peu de modèles qui travaillent autant et qui s’investissent comme tu le fais, assure mon père. Et toutes sont de très grandes professionnelles.

– Comme toi.

Pendant de longues minutes, nous faisons tout pour rassurer Lucie. Ses doutes, sa fragilité et sa solitude m'émeuvent terriblement, j'avais déjà senti sa souffrance sous son apparence de femme solide mais aujourd'hui quand la carapace se fendille, je découvre une enfant blessée, grandie trop vite dans un monde d'adultes qui ne lui a pas fait de cadeau.

– Et si tu prenais un peu de vacances ? proposé-je. On pourrait demander à Abby, je suis sûre qu'elle sera d'accord.

J'envoie un SMS expliquant la situation à ma boss. Après un petit topo sur notre responsabilité en tant qu'agent de Lucie, je conclus par une suggestion :

[Lucie a vraiment besoin de repos :  
une ou deux semaines ?]

[Tu me prends pour qui ? ]

*Oups... Abby, même, fatiguée a encore de la ressource.*

[Ce n'est pas une semaine qui va  
la remettre sur pied. Un mois off.  
Non négociable]

Pas le temps d'épiloguer sur ce qui a changé chez ma boss, mais clairement, du sang humain et bienveillant coule à présent dans ses veines. Le sang de l'amour ? me dis-je tout en répondant à Aaron qui s'inquiète de savoir si j'ai retrouvé Lucie.

[Elle va bien. Elle ne le sait pas encore  
mais elle va être en vacances !]

[Extra. Où ça ? ]

[Pour le moment, Prospect Park.  
Devant les girafes :)]

– C'est OK avec Abby pour un mois de vacances ! annoncé-je à Lucie en renfonçant mon téléphone dans ma poche.

– Alors tu pourrais rentrer avec moi, lui suggère mon père. Passer plein de temps avec tes parents, te refaire une santé, te reposer... Et à Paris, tu pourrais t'installer à la maison. Pauline serait ravie.

– Oh, oui, dit Lucie en battant des mains, signe que son moral remonte.

Nous bavardons encore un peu de ce qu'elle va faire à Paris pendant son mois off, quand la voix d'Aaron se fait entendre derrière nous.

*J'adore son sens de la surprise !*

– La nuit va tomber, je me suis dit que vous n'alliez pas rentrer à pied !

*Mon futur mari est décidément le roi de la prévenance...*

Il se joint à nous pour apporter sa touche à la planification des vacances de Lucie. En écoutant Lucie se réjouir, je réalise soudain à quel point la mannequin et son chien vont me manquer.

- Mais tu pourrais venir me voir, Joy ? dit Lucie qui a repris des couleurs.
- Nous voir ? demande timidement mon père.
- Bonne idée, comme ça, je pourrais rencontrer ma famille française.

Étonné, mon père me lance un regard en biais, puis hésitant à déterminer si je fais du mauvais esprit, *mais ça, c'était avant, papa !*, il fronce les sourcils, perplexe. Aaron me sourit et passe un bras autour de mon épaule.

Je pourrais expliquer à mon père que je ne dis pas ça par politesse, mais que je me sens prête. Une assurance nouvelle est entrée en moi depuis que j'ai parlé avec lui, que j'ai laissé reposer notre discussion, que j'ai failli mourir dans une explosion, et qu'Aaron va être mon mari, bref depuis que j'ai relativisé tout ça. En résumé, je ne me sens plus en concurrence avec ma demi-sœur, et je suis même impatiente de faire sa connaissance et de rencontrer ainsi l'amie de Lucie.

– La famille de ma famille est ma famille, non ? dis-je en souriant comme si ma réaction paisible était évidente.

Mon père hoche la tête en souriant, l'air soulagé que je n'aie pas déterré la hache de guerre.

– Félicitations, me glisse Aaron à l'oreille.

Je frémis quand il m'embrasse juste sous l'oreille. Comme le froid commence à se faire sentir, nous quittons le zoo. Nous déposons Lucie et mon père à l'hôtel où Aaron a réservé une chambre supplémentaire pour la mannequin.

– Finie la pension de M<sup>me</sup> Harving, lui dit Aaron. J'ai négocié ce point personnellement avec Abby.

*Mais quand ?*

Je ris, surprise et enchantée de l'initiative d'Aaron. Lucie me regarde en riant elle aussi.

– Il est vraiment trop chou, ton coloc !

Et elle pose un baiser sur la joue d'Aaron, comme ce soir d'il y a quelques mois, quand elle est apparue à la soirée du MET. Depuis, bien des choses nous sont arrivées et aujourd'hui, j'aurais du mal à imaginer ma vie sans Lucie.

– Tu as été extraordinaire aujourd'hui et tu peux être très fière de toi, lui dis-je au moment de la quitter. Rentre vite, mange quelque chose, prends un bain et repose-toi. Et ne reste pas sur Facebook

jusqu'à pas d'heure !

– Oui, maman, plaisante Lucie.

– Sais-tu que tu ferais une très bonne mère ? me dit Aaron en me serrant contre lui.

Un bras protecteur autour des épaules de Lucie, mon père me sourit d'un air amusé. Quant à moi, j'enfouis mon nez dans le cou d'Aaron pour cacher mes joues qui rosissent.

\*\*\*

– Je dois repasser au bureau, me dit Aaron en me déposant à la maison.

J'ai donc le temps de préparer un dîner de fête pour clore en beauté cette journée. Satisfaite que le défilé se soit bien terminé même s'il y a eu un peu de sport, j'enlève mes chaussures puis, tablier autour des hanches, je m'active dans la cuisine avec la musique à fond. Très vite une bonne odeur se répand, m'ouvre les papilles et me donne des envies de m'abandonner au rythme. Heureuse et détendue, je me mets alors à danser et chantonner sur la mélodie fermant les yeux en balançant des fesses devant mes casseroles fumantes.

C'est sans compter le nouveau système ultra-sophistiqué de prévention installé dans la maison... qui réagit instantanément aux fumets et aux vapeurs dégagées par mes préparatifs du dîner, qui je l'avoue, attache un peu sur le fond de la marmite pendant que je me lance sur les pas de Gene Kelly dans *Singing in the rain* à fond.

*Titre prémonitoire.*

Car une pluie torrentielle s'abat dans la cuisine, avant de se transformer en mousse rosée qui jaillit des murs et du plafond.

*Oh non ! C'est pas vrai !*

Une sensation désagréable de déjà-vu me donne l'impression d'avoir remonté le temps et aussitôt, j'ai envie de hurler de colère contre ma négligence.

*Putain, deux fois ! Mais comment on arrête ce truc qui envoie de la chantilly ?*

Cette fois, je suis seule dans le blizzard qui se lève dans la cuisine. Je recule prudemment en évitant les obstacles, un œil rivé sur le plafond...

*Il est bien capable de s'écrouler, celui-là aussi...*

– Il manque peut-être un détail... dit alors Aaron d'un ton sarcastique.

En écho à l'incident de notre première rencontre, la voix rassurante du système incendie retentit : « les secours vont arriver ».

Pour le moment, mon secours principal se dresse dans un costume trois-pièces à l'entrée de la

cuisine...

*Beau comme un Dieu sur lequel mousse et pluie s'acharneraient...*

Mais... irrité ? Impossible de le déterminer car Aaron me tourne le dos pour s'activer sur le boîtier près de la boîte pour désamorcer le système.

– Aaron, je suis vraiment désolée, dis-je gênée.

Surtout quand je vois son costume détrempe, ses chaussures qui baignent dans cinq centimètres d'eau et la mousse épaisse qui tombe du plafond, couvre ses épaules et les meubles de la cuisine.

– Je voulais préparer à dîner, dis-je, alarmée par son manque de réaction.

Est-il furieux ? Va-t-il m'en vouloir ? Me détester ? Se questionner sur le fait qu'une fille qui lui massacre par deux fois sa cuisine ultra-sophistiquée est bien qualifiée pour être la femme de sa vie ? Remettre en question notre mariage, notre amour, la vie entière ?

*Au secours !!!*

Toutes les interrogations les plus dramatiques me passent par le crâne en accéléré jusqu'à la dernière qui n'est pas la moins farfelue : est-ce que Chase, du fin fond de son asile psychiatrique, tenterait à nouveau de nous nuire en dérégulant le système de sécurité incendie pour transformer mes tentatives de repas en tête-à-tête en désastre apocalyptique ?

J'en suis à un point de non-retour de « paranoïa aiguë post-traumatique tendance délirante » auquel le silence troublant d'Aaron ajoute plusieurs degrés de stress... Heureusement j'entends Aaron éclater de rire.

– En général, dit-il en se retournant, je déteste les soirées mousse mais avec toi, je suis prêt à tout envisager !

Sous mon regard ébahi, il ramasse une grosse poignée de neige artificielle, il en fait une boule et me l'envoie. Deux fossettes ornent son visage hilare. Aussitôt prise au jeu, je fais à mon tour un tas d'écume rosée que je jette dans sa direction. Ensuite nous nous poursuivons dans la cuisine en nous lançant des paquets de flocons, tout en faisant des glissades sur le sol et en riant aux éclats.

Quand je m'arrête le souffle coupé par un fou rire – nerveux et soulagé –, Aaron me prend dans ses bras et m'embrasse. Nos corps trempés se pressent l'un contre l'autre. Je tremble.

*Pas de froid mais de désir.*

Qui monte puissance maximale quand Aaron me prend par la main pour m'emmener vers l'étage. D'abord tout habillés sous une douche brûlante pour retirer la mousse qui colle à nos vêtements, nous finissons nus. Quand Aaron me plaque contre la paroi carrelée, il murmure d'un ton très sérieux.

– Il faudra vraiment revoir la sensibilité des capteurs.

Ses lèvres insistent sur le mot « vraiment » en le découpant en syllabes sonores. Puis nos bouches se cherchent sous l'eau qui ruisselle tandis que nos corps s'épousent en oubliant tout.

– Commandons à dîner, me dit Aaron deux heures plus tard, alors que nous sortons d'une douche fort sensuelle qui me fait tressaillir rien que d'y penser.

– Pas trop le choix : grâce à moi la cuisine est HS... Tu m'en veux ? dis-je en prenant sa main.

– Toute opération de prévention suppose de réaliser des tests grandeur nature.

– J'adore ton pragmatisme, me moqué-je.

Il lève sa coupe de champagne.

– Alors qu'est-ce qu'on fête ?

– La fin du défilé, le succès de ton lieu éphémère, commencé-je.

– Un dîner presque parfait, la réussite de ta mission chez Idol... et la suite de ta carrière ?

– À propos, j'ai un entretien avec un des directeurs de collection et le DRH chez Lili Jander. Ce serait pour un poste de styliste junior pour une nouvelle ligne de prêt-à-porter qu'ils voudraient développer.

– Félicitations !

– Attends, je ne les ai pas encore rencontrés...

– Tu auras le job, affirme Aaron.

L'admiration que je lis dans ses yeux me remplit de fierté : quand il me regarde de cette façon, je me sens forte, confiante et prête à toutes les audaces et réussites.

Et prête à céder à toutes les folies de mon corps quand Aaron retire la coupe de mes mains et me renverse sur le canapé en m'embrassant. Notre baiser a ce soir un goût pétillant de victoire. Et de mousse !

## 9. Nouveaux départs

- Alors c’est sûr, tu préfères vivre ici ?
- J’ai besoin de mon indépendance et de réorganiser ma vie.
- En tout cas, on ne sera pas très loin ! dis-je en regardant Central Park par les fenêtres du nouvel appartement de Kirsten.

Mon amie s’installe de l’autre côté du parc, à l’angle de Columbus avenue et de la 105<sup>e</sup>, soit 1 ou 2 kilomètres à vol d’oiseau de son ancien chez elle. « Ma coloc de luxe », m’avait-elle dit en me confiant ses clés il y a quelques mois à peine. Qui aurait alors pu deviner ce qui est arrivé...

- On pourra se voir souvent...
- J’y compte bien, dit-elle. Mais, comment vas-tu ? Tu arrives à oublier tout ça ?
- Je crois que je suis en train de digérer... Mais c’est dur d’admettre que l’amitié de Chase n’était que du cinéma. On était proches, il m’a soutenue, il m’a consolée, il me comprenait et moi, je croyais le connaître. Alors plus j’y pense...

Kirsten fronce les sourcils, semblant m’intimer « passe à autre chose ! »

- En fait, j’essaie plutôt de ne plus y penser !

Un carton énorme dans les bras, Aaron nous interrompt en lisant à voix haute l’étiquette indiquant le contenu :

- Livres et DVD, ça va où ?

Tout en déballant les verres qu’elle me tend pour que je les range dans le placard, Kirsten lui indique le salon.

- Là, sur la bibliothèque encore en kit qu’il va falloir monter.
- Êtes-vous au courant que construire est notre spécialité ? intervient Miles qui se tient juste derrière Aaron, deux énormes sacs à bout de bras.

À peine leurs colis déposés, les deux hommes se dirigent vers l’ascenseur pour rapporter les dernières affaires de Kirsten.

- Je me sens bien dans cet appartement, dit mon amie. Il est lumineux et cosy.
- Je suis tellement contente que tu reviennes à New York, dis-je en la serrant dans mes bras. Cette ville n’était pas la même sans toi.
- N’exagère pas non plus...
- Il n’y a qu’avec toi que je peux faire plusieurs jours de lèche-vitrines sur la 5<sup>e</sup> Avenue, goûter toutes les couleurs de cupcakes chez Magnolia et patiner sous le sapin du Rockefeller Center avec un

bonnet de père Noël sur la tête.

– C'est vrai que je ne vois pas qui d'autre que moi pourrait supporter ça, sourit Kirsten.

– Et voilà, c'était le dernier voyage, annoncent Aaron et son associé réapparus avec deux valises et un carton ficelé.

– Ça va dans ma chambre, indique Kirsten en se dirigeant vers le fond de l'appartement.

Empoignant les valises, Miles lui emboîte le pas. Aaron les suit du regard.

– C'est un appartement très chaleureux, dit Miles en revenant avec Kirsten quelques minutes plus tard. Tu vas y être bien.

Elle sourit mais une ombre passe dans son regard, très vite. À quoi pense-t-elle ? Je me promets de venir la voir souvent, parce que, si elle a des coups de blues, elle ne sera pas seule. Je serai là.

– Alors cette bibliothèque, on la monte où ?

Kirsten indique un mur. Avec un sourire, Miles ouvre la caisse à outils qu'il a posée près des cartons de livres. Il en sort deux tournevis, un marteau et... un magnum de champagne. Je le regarde, étonnée. Content de lui, il affirme en nous regardant tous les trois :

– Eh bien quoi ? Une nouvelle maison, ça se fête, non ?

Il sourit gentiment à Kirsten, dont les joues s'empourprent immédiatement. Elle baisse le nez et Miles se concentre sur le bouchon du champagne. Quand Kirsten se dirige vers la cuisine pour y prendre des verres, j'ai un peu l'impression qu'elle s'enfuit. Je la suis.

– Ce n'est pas tout à fait comme ça que j'avais imaginé les choses, dit-elle en posant les verres sur un plateau.

Son regard se perd sur Central Park et les tours bleutées à l'horizon.

– Mais j'ai toujours manqué d'imagination, me dit-elle avec un sourire complice. Et regarde ce que j'ai : une des plus belles vues de Manhattan à mes pieds, une famille qui m'appelle deux fois par jour pour me dire qu'elle m'aime, des amis qui n'hésitent pas à sacrifier un week-end pour porter mes cartons, plus un type qui transporte du champagne dans une caisse à outils, la vie est surprenante !

– Oh oui, confirmé-je en la serrant dans mes bras au risque de renverser le plateau.

Quand nous revenons au salon, assis tous les quatre sur le sol, nous trinquons à l'avenir et à l'installation de Kirsten.

– Quand reprends-tu ton boulot ? lui demande Aaron.

– La semaine prochaine.

Miles lui jette un regard que je prends pour de la méfiance.

– Tu te sens assez solide ? lui demande-t-il en remplissant le verre de Kirsten.

Donc ce n'est que de l'attention. Il ne m'avait pas habituée à tant de sollicitude...

– Oui, j'ai envie de reprendre à présent, dit-elle d'un ton rêveur. Oh Joy je ne t'ai pas dit, mais la fille du marketing...

– Valeria ?

–... a été virée. Sa campagne d'e-marketing a été le plus gros flop de l'histoire du genre !

L'air innocent d'Aaron qui fait mine de ne pas savoir de qui on parle me fait sourire.

– Alors fini les tableaux croisés dynamiques du lundi 8 heures !

– Ça va me manquer, plaisante Kirsten. Et toi, tu en es où avec Abby ?

Je pouffe en pensant à mon dernier jour chez Idol. Assise sur un coin de son bureau, ma boss a soupiré en me regardant de la tête aux pieds : « Je savais dès le début que tu ne resterais pas ». Il faut bien admettre qu'elle y a mis du sien dès notre première rencontre... Puis ma boss s'est plantée devant sa fenêtre pour déclarer que si elle avait su qu'elle regretterait un jour le départ de son assistante, elle n'en aurait jamais recruté. Puis elle a ajouté :

« Il y a un point que tu devrais travailler, c'est cette détestable faculté de susciter la sympathie autour de toi. Même Woolrich t'a aimée tout de suite. »

À l'aune de son impossibilité à appeler Woody par son vrai nom, son dépit était palpable. Surtout quand elle m'a prise dans ses bras. « N'oublie pas de faire appel à nous quand tu auras besoin de mannequins pour ton défilé ! »

– Mon contrat s'est terminé comme prévu chez Idol. Mais... finis-je par répondre à Kirsten.

Mon amie ouvre de grands yeux qui lui donnent un air de biche.

– Lili Jander m'embauche en tant que styliste junior, dis-je en levant les pouces en signe de victoire.

– Joli ! Ça se fête aussi ! dit Kirsten en levant son verre.

– Oui mais, j'ai peur... Je ne suis pas sûre de savoir ! Et puis, est-ce que je vais y arriver ? dis-je en révélant en vrac tout ce qui me turlupine depuis que j'ai eu une réponse positive. Ça fait des mois que je n'ai pas dessiné, même pas ouvert mon book. Et puis, je n'ai aucune expérience, juste assistante agent de mannequins, rien à voir avec styliste !

À peine exprimés, mes doutes déclenchent une levée de boucliers et de louanges, qui me font chaud au cœur.

– C'est ton métier et tu es hyper-douée.

– Et si tu faisais confiance aux gens qui t'ont recrutée ?

– Et à toi ! Tu as du goût, des idées, tu sais observer, écouter et t'adapter, même à l'imprévu !

– Tu as survécu brillamment plusieurs mois à l’irascible Abby Morton, et ça, ça vaut toutes les expériences du monde sur un CV !

– Tu es la meilleure !

Je souris bravement, rassurée par ces soutiens indéfectibles.

– Portons un toast spécial à Joy, notre styliste junior préférée, conclut Kirsten. Et vous, Messieurs, des choses à annoncer ?

Miles fait tourner son verre entre ses doigts, l’air songeur.

– Pour ma part, j’ai décidé de me remettre à la peinture, dit nonchalamment Aaron.

Miles s’étrangle avec son champagne et Kirsten m’interroge du regard. Je fais signe que je suis au courant.

– Grâce à Joy, je reviens à ma passion de toujours.

Il passe une main autour de ma taille.

– Je voulais être peintre quand j’étais jeune.

Miles me lance un regard furieux.

*Allons bon, voilà qu’il me soupçonne d’avoir détourné Aaron du droit chemin de la construction immobilière ?*

– Je vais me remettre à peindre, précise Aaron en fixant Miles qui a l’air carrément renfrogné, mais juste en loisir.

Un soupir de soulagement s’échappe des lèvres de Miles. Je lui fais une grimace moqueuse.

– Ce n’est pas une reconversion, tu vois !

– En réalité, continue Aaron imperturbable, grâce à Joy, j’ai compris que j’aime vraiment ce que je fais aujourd’hui avec Holmes and Scott.

Le visage de Miles s’éclaire et Kirsten me fait un clin d’œil.

– C’est vrai que j’ai choisi par devoir mais aujourd’hui, je suis très fier de mon métier. Notre métier... et je suis très heureux de ce que nous réalisons chaque jour ensemble, dit-il en levant son verre en direction de Miles.

– Il y a tout de même quelque chose que je ne comprends pas, dit ce dernier en me dévisageant.

*Ouh làlà ?*

– Honnêtement, ça fait des années – depuis notre sortie de fac très exactement – que j’essaie de

convaincre Aaron que notre travail est utile, passionnant et excitant, tant en termes techniques qu'humains. Et toi Joy, tu y arrives en quelques mois ?

Son ton est sec et fort peu aimable. Il fait même la moue en fixant le champagne dans son verre.

– J'ai du mal à le croire, ajoute-t-il. Et en réalité, c'est très vexant.

Bouche bée, je scrute son visage, sentant les regards de Kirsten et Aaron passer de Miles à moi : qu'est-ce qui lui prend ? Tout allait bien, on trinque aux bonnes nouvelles et aux changements, et il se vexe ?

Alors que je continue à le fixer l'air éberlué, contre toute attente, Miles se met à rire.

– Mais je suis très admiratif, Joy ! Et tellement heureux qu'enfin Aaron comprenne qu'on fait lui et moi le plus beau métier du monde ! Alors comment as-tu réussi cette prouesse ? se moque Miles avec un sourire affectueux.

– Tu veux mon secret ? chuchoté-je, il m'a suffi de débarquer un jour avec un chien, une mannequin, de faire disparaître une garde-robe et de développer une compétence douteuse en matière de système incendie...

Miles fronce les sourcils au souvenir houleux de nos premiers échanges.

– Je n'ai peut-être pas été au mieux de mes capacités sympathiques.

– Tu as eu le Nobel du mec le plus odieux de New York, souris-je bien consciente de forcer un peu le trait.

Aaron observe notre joute avec un air malicieux.

– Bien, puisque vos relations sont désormais amicales...

– Cela fait déjà quelque temps, corrigé-je en pensant à notre intervention commune pour faire libérer Aaron.

– Je confirme, dit Miles en faisant tinter son verre contre le mien. On arrive à être assis dans la même pièce sans s'écharper.

– Il faut dire que notre réconciliation a eu pour cadre un poste de police...

Kirsten, qui jusque-là nous observait tour à tour d'un air perplexe, se met à rire.

– Ravie que la signature des accords de paix définitifs ait lieu chez moi !

*Ma mère y verrait un signe.*

Mais je me tais. Car j'ai aperçu dans les yeux de Miles une certaine lueur quand il regarde Kirsten. Est-ce que l'associé, le soupçonneux numéro 1 et le champion de la défiance serait sensible aux charmes de mon amie ?

Quand je vois le regard de Kirsten sur Aaron, même si elle a accepté qu'il ne sera jamais l'homme de sa vie, je sais que la cicatrice de son amour idéal est tout juste refermée. Elle n'est peut-être pas encore prête à aimer de nouveau.

*Mais reste dans les parages, Miles...*

– À l'amitié, la vraie, dis-je en levant mon verre en direction de mon amie.

Et à l'amour, me répondent les yeux verts d'Aaron posés sur moi.

Miles se saisit de la bouteille pour remplir à nouveau nos verres : il la termine dans celui d'Aaron.

– Marié dans l'année, sourit-il.

– En effet, confirme Aaron. Mais nous avons besoin de vous.

Nous nous levons solennellement et accrochés au bras l'un de l'autre prononçons en chœur :

– Kirsten, Miles, accepteriez-vous d'être nos témoins de mariage ?

Kirsten sourit en me regardant.

– Si c'est une fonction cumulable avec demoiselle d'honneur, alors oui, j'accepte volontiers !

Nous acquiesçons. Après un regard en direction de Kirsten, Miles se met debout et nous fait face.

– J'accepte avec fierté et bonheur.

\*\*\*

*C'est comme le défilé, mais en dix mille fois plus stressant.*

Je marche au bras d'Aaron vers le maire qui nous accueille, sourire aux lèvres et bras ouverts comme pour nous donner un hug chaleureux. Je me sens vraiment dans un état étrange, entre excitation et béatitude, un peu comme si je flottais au-dessus de mon corps revêtu d'une robe de mariée en me demandant s'il m'appartient bien...

Je jette un coup d'œil à Aaron : il avance l'air tranquille vers le centre du salon d'honneur de la mairie.

*Absolument plus craquant que jamais.*

C'est le moment de l'observer une dernière fois avant qu'il ne devienne un homme marié... Son costume gris épouse sa haute taille et souligne sa carrure idéale. Ses cheveux crantés rejetés en arrière avec un léger désordre donnent un air *bad boy* à son allure parfaite. Ses yeux brillent, assortis à la couleur émeraude de sa cravate, ses chaussures italiennes reflètent les ors du plafond. Et il me

sourit.

*Je persiste et signe : je veux épouser cette merveille de la nature.*

Parvenu devant le maire, Aaron se tourne vers moi pour prendre ma main et au moment où il s'incline galamment, j'ai le temps d'apercevoir la doublure de sa veste qui s'ouvre légèrement : vert gazon avec de grosses fleurs rose pâle.

Je souris, surprise et émue. Car les fleurs rose pâle sur la soie de l'intérieur de son costume reprennent exactement le même motif que celles qui ornent le dessous de ma robe, délicatement voilé par des kilos de mousseline translucide.

Je précise deux choses :

Un, j'ai moi-même dessiné ce motif qui est donc absolument inédit. Et en théorie breveté top secret.

Deux, tradition oblige, Aaron n'a pas eu le droit de voir ma robe avant que je l'enfile à toute vitesse ce matin.

*Aurais-je été trahie ?*

Je me tourne vers Kirsten. Elle fait une petite grimace faussement coupable... qui me fait pouffer parce qu'au fond, je suis ravie qu'Aaron et moi portions les mêmes couleurs... de dessous !

Que Kirsten ait été à l'origine de cette connivence vestimentaire me paraît un excellent signe de notre amitié : complice, solide et... sensible à l'élégance.

Mon amie est superbe. Vêtue d'une robe toute simple, droite qui met en valeur sa taille fine, elle a remonté ses cheveux en chignon moussu d'où s'échappent des mèches dorées et dans lequel elle a planté de grosses roses assorties – elles aussi ! – au motif secret de ma robe. Le dos laisse deviner sa chair par un savant système de dentelle et broderies.

Miles, à l'oreille duquel Kirsten se met à chuchoter, arbore, quant à lui, une cravate déclinée dans les tons de celle d'Aaron. Fidèle à ses habitudes, il ne cesse de surveiller l'assemblée du regard, mais son regard se porte particulièrement vers Kirsten. Je suis heureuse en constatant qu'elle ne semble pas insensible à cette attention soutenue.

Aaron et moi avons souhaité un mariage simple et intime, aussi ne sont présents que les essentiels, ceux qui sont importants dans notre vie. Le regard d'Aaron croise le mien, paisible et confiant, tandis que nous observons le maire serrer les mains de nos amis et proches pour leur souhaiter la bienvenue.

Nous avons aussi décidé d'arriver tous les deux au bras l'un de l'autre. C'était très important pour moi, j'y ai beaucoup réfléchi. Car Aaron se donne à moi, seul, adulte, construit par sa propre volonté,

et je veux m'unir à lui, indépendante et autonome. Mes parents sont présents évidemment mais je suis ici en tant que femme responsable – même si je sais que certains, n'est-ce pas Abby... ont pu avoir des doutes à ce sujet – qui va épouser l'homme de sa vie. Je ne suis pas là en tant que fille à son papa et sa maman.

Et puis c'était plus délicat vis-à-vis d'Aaron, même si je suis certaine que Gloria et John l'auraient volontiers accompagné à l'autel s'il leur avait demandé.

De plus, il me suffit d'un regard sur mes parents pour comprendre qu'aujourd'hui, il n'aurait pas été sage de compter sur eux.

*En y regardant de plus près, ils ont même l'air un peu perdu.*

Ma mère a oublié de mettre sa seconde boucle d'oreille et semble au bord des larmes, comme si elle avait renié toutes ses théories sur la distance, l'envol nécessaire des enfants hors du nid parental et le non-attachement. Mon père, lui, tente de prendre des photos pour immortaliser ce moment : or, il ne semble pas s'apercevoir qu'il a omis d'enlever le cache sur son objectif...

Je leur fais un petit signe rassurant.

*Je ne fais que me marier après tout ! Et je viens de vivre un tas de choses beaucoup plus risquées...*

Mon regard passe sur les autres invités. Installée près de mon père, Lucie fait asseoir Woody à côté d'elle : elle porte un combishort gris souris, des talons vertigineux et un long manteau fluide qui lui donne un air de la fée Mélusine. À présent sagement assis sur la chaise, Woody me fait des yeux de velours, bavant légèrement sur le collier de roses qui entoure son cou.

Installée de l'autre côté de mon père, Pauline me sourit. Près d'elle est assise Julie, sa mère, la compagne de mon père, une petite brune élégante qui ressemble à Coco Chanel.

Je les ai rencontrées pour la première fois avant-hier : j'étais nerveuse et curieuse de ce que nous allions pouvoir nous dire. C'est quand même étrange, arrivée à 24 ans, de faire la connaissance de ma sœur de 16 ans et de ma quasi-belle-mère...

Je n'étais clairement pas la seule à être tendue. Mon père, qui avait organisé ce déjeuner peu après leur arrivée à New York, n'arrivait pas à rester en place et passait son temps à se lever pour se rasseoir aussitôt, signe de grand stress. Julie, sa compagne, maîtrisait mieux la situation, arborant un sourire éclatant.

« Je ne sais pas vous mais moi, je suis un peu nerveuse, a-t-elle dit. Sans doute parce que ce jour fait partie des moments les plus importants de ma vie ! »

Cette confidence me l'a tout de suite rendue sympathique, parce que c'était touchant et très délicat. Comme pour lâcher la tension jusqu'alors retenue, on s'est alors mis à divaguer un bon moment sur

ce déjeuner qui aurait pu être une scène de film, intitulé *Quinze ans plus tard*. Seule ma demi-sœur se taisait, me fixant de ses yeux immenses et bleu délavé. Était-elle dans une phase post-ado hostile et peu communicante ?

Mais elle a souri et dit : « C'est incroyable, parce que tu, enfin vous, enfin Joy, c'est le portrait de papa en jeune... et en fille ! »

Nous avons tous éclaté de rire. Puis on a parlé de tout et n'importe quoi, mais surtout de nous. Qui nous étions, ce que nous faisons, ce que nous voulions...

Alors aujourd'hui, le jour de mon mariage, je suis heureuse que ma famille recomposée, élargie et française, soit là !

Un peu après mon père se dresse Léo, nœud papillon et costume trois-pièces sobre, qui tient la main d'Abby qui, elle, est moulée dans un tailleur à basque Lili Jander.

*Je note l'allusion. Subtile. Et qu'elle a repris de légères rondeurs perdues au moment de son burn-out.*

Quant à moi, je porte la robe du final de ma première collection (le début étant à concevoir dès que possible). J'ai passé des jours entiers à dessiner des modèles de robe de mariée compliqués, osés, classiques ou minimalistes. Pour finalement esquisser et faire réaliser un long fourreau ivoire, orné de roses discrètes, recouvert d'une tunique de mousseline de soie avec une simple couronne de fleurs sur la tête.

Au-dessous, rien, parce que j'aurais détesté que se voie une trace de lingerie. Remarquant ce détail, Aaron m'a fait un clin d'œil en disant « Si j'avais su, je n'aurais pas mis de caleçon non plus ! »

Son sourire gourmand m'a fait imaginer ce qu'allait être notre nuit de noces...

Mais pour le moment, Aaron et moi nous levons face au maire qui commence à lire les textes officiels. Sans tourner la tête, j'entends ma mère renifler et mon père se racler la gorge.

– Joy Michelle Delill, voulez-vous prendre pour époux Aaron Thomas Scott ?

– Oui, je le veux, réussis-je à prononcer malgré l'émotion.

La voix d'Aaron est ferme quand il prononce à son tour le oui définitif. Il me semble même qu'elle résonne dans la pièce et dans la ville entière. En tous les cas, elle retentira dans ma tête longtemps.

Les yeux dans les yeux, nous nous tendons ensuite la main. Miles fait un pas et remet à Aaron l'écrin contenant nos alliances. Kirsten s'avance, elle aussi : ils nous entourent au moment où nous échangeons nos anneaux. Lucie bat des mains en riant.

Quand nous signons le registre, de petits diamants scintillent tout autour de mon annulaire tandis

qu'une minuscule émeraude orne le doigt d'Aaron.

À l'intérieur de nos bagues, il est écrit la date et nos prénoms entrelacés, ainsi qu'un message connu de nous seuls : « à l'imprévu ».

– Je vous déclare unis par les liens du mariage et vous souhaitez de former toujours un couple uni, complice et amoureux, dit le maire en nous faisant cette fois une accolade attendrie.

Alors Aaron pose ses mains sur ma taille et m'embrasse : sa bouche chaude épouse la mienne. Ses lèvres ont un goût sucré, doux, le goût du bonheur.

J'en oublie le temps et nos invités. Pourtant, ceux-ci sont tous debout autour de nous et applaudissent, les larmes aux yeux, certains plus que d'autres dont mon père. Attendrie par leurs marques d'affection et émotion, je les embrasse les uns après les autres : ceux que j'ai déjà vus, mais aussi Gloria, John, quelques relations professionnelles proches d'Aaron, deux filles de l'événementiel, Stan Oscar.

*Stan Oscar ? Mais il n'était pas sur la liste des invités ?*

– J'ai improvisé, me glisse Aaron. C'est quand même grâce à lui que nous nous sommes rencontrés.

Je n'aurais pas vu les choses ainsi mais quand j'entends le couturier assurer à tous que « c'est une cérémonie panthéique et botticellienne... », je me dis qu'avec des compliments pareils, Aaron pourrait vraiment prendre goût à l'improvisation !

Quand nous passons dans la pièce de réception voisine, une armée de serveurs apparaît, accompagnés de champagne, de petits-fours et d'une chanteuse à la voix jazzy qui entonne l'*Hymne à l'amour*. Comme par magie, des cadeaux par dizaine arrivent à nos pieds.

Parmi toutes ces merveilles, un énorme paquet de forme oblongue attire mon attention. Mais aussi celle de Woody qui se met à japper et à mordiller le papier cadeau autour. Lucie me fait un clin d'œil amusé. Abby fronce les sourcils mais Léo la prend par la taille en riant quand Woody tournant autour du paquet, tire sur le ruban.

Petit à petit, le papier s'ouvre. Woody s'immobilise, assis sur ses pattes arrière, gueule ouverte comme s'il souriait en attendant d'être félicité, fier de lui.

Quand Lucie se met à battre des mains, et mon père à mitrailler la scène, je comprends que ce que j'ai pris pour une bêtise de Woody est en réalité une mise en scène : le chien a été dressé pour déballer le paquet.

Alors je découvre un gigantesque Woody en peluche qui me fixe de ses yeux bruns affectueux.

– J'ai pensé qu'il te manquerait, dit Lucie.

Des larmes me montent aux yeux. Aaron me serre avec tendresse contre lui. Puis, dans chaque cadeau que nous ouvrons ensemble, il me semble trouver un peu des personnes qui nous entourent. Chacun de ces présents, choisi avec soin et cœur, sera dans notre maison comme un rappel d'amitié et d'affection de tous ceux que nous aimons. Il reste un dernier paquet, recouvert de papier craft.

Quand je l'ouvre, je craque complètement.

C'est une toile qui représente une jeune femme avec des taches de rousseur : moi, Joy.

*Mon portrait, celui qu'Aaron avait commencé de mémoire. Celui par lequel il s'est remis à la peinture...*

– Veux-tu, en plus d'être ma femme, être mon modèle, mon inspiratrice et ma muse pour la vie ? dit Aaron en posant un genou à terre devant moi.

– Oh oui, dis-je en l'embrassant.

\*\*\*

Le yacht tangue doucement en descendant le Hudson.

– Il n'est pas à moi, m'a glissé Aaron d'une voix délicieuse quand j'ai posé le pied sur la passerelle en remontant ma robe, le mien est amarré en Floride...

*Il va vraiment falloir que je m'habitue à tout ce luxe... A priori, j'ai tout pour y arriver : des capacités d'évolution avérées, une bonne aptitude aux changements et un mari très convaincant !*

Les gratte-ciel scintillent dans le bleu du ciel, le clapotis des flots se fond dans les conversations, les rires et les sons joyeux des nombreuses bouteilles de champagne Roederer qui s'ouvrent et remplissent les coupes de cristal. Sur les étiquettes, on peut lire « cuvée spéciale, 1992 ».

*L'année de ma naissance.*

Les toasts se succèdent : à l'amour, l'amitié, la confiance, l'avenir.

– À la famille, ajoute mon père.

– À l'exigence et à la qualité de chaque instant, intervient Abby étonnamment poète.

– Aux nouveaux départs, murmure Miles en jetant un rapide regard vers Kirsten.

– À ma meilleure amie, prononçons-nous, Kirsten et moi, d'une même voix au même moment.

– À Woody, conclut Lucie en éclatant de rire avec Pauline.

Autour de moi, ce ne sont que mines réjouies et sourires épanouis, autant d'indices de bonheur partagé depuis le début de cette croisière organisée en secret par Aaron. Après la cérémonie d'hier à la mairie, nous avons commencé cette journée de fête par un déjeuner royal sur le pont et poursuivons maintenant par une promenade sur le fleuve en direction de la baie.

- Je suis terriblement heureuse, dis-je à ma mère.
- Qu’y a-t-il de si terrible à l’amour ? me demande-t-elle. Et si c’était juste ce qui doit être ?
- Bouddha, sors de ce corps, lui dis-je en riant.

Ma mère rejoint mon père qui l’appelle d’un signe de main. Je suis heureuse de les voir se parler normalement, peut-être est-ce un peu grâce à moi ? En les observant, je pense aux parents d’Aaron qui sont présents par l’amour qu’ils ont eu pour leur fils et la force qu’ils lui ont transmise, la force de vivre. La volonté d’être heureux.

En face de moi, appuyés au bastingage, mon père et Pauline discutent équitation avec Kirsten et Miles. Un verre à la main, Abby s’est trouvé des passions communes avec Gloria qui a passé sa jeunesse à Londres, John et Léo parlent football tandis que dans la cabine de pilotage, Woody grignote les jambes de pantalon du capitaine du yacht. Allongées sur les transats, les filles de l’événementiel s’essaient au français avec Lucie qui leur apprend des gros mots.

Stan Oscar a décliné l’invitation pour cause de mal de mer ulyssien, a-t-il précisé.

Bercée par les flots dans la douceur du soleil, je me sens bien, entourée de tous ceux qui comptent pour moi, tous ceux qui m’ont aidée à devenir adulte, tous ceux qui m’ont fait comprendre, évoluer et avancer dans la vie.

Quand je ferme les yeux, l’image fugace de quelqu’un qui, à sa façon, m’a aussi aidée à devenir la femme que je suis aujourd’hui se dessine. J’espère qu’un jour il parviendra à guérir, abandonner sa colère et à apprécier la vie.

Mon mari passe alors un bras autour de ma taille et m’embrasse dans le cou.

- Tu as l’air rêveuse...
- Je pensais à toi, à nous, à ceux que nous aimons, dis-je en posant la tête sur son épaule.
- Mes parents t’auraient adorée, murmure Aaron comme s’il avait deviné le fond de ma pensée.
- Ils auraient été très fiers de toi aujourd’hui...
- De nous, tu veux dire ! Et des petits-enfants que nous allons leur donner.

Je rosis de plaisir. Quand nous passons à ses pieds, la statue de la Liberté semble acquiescer à ce projet de toutes les flammes de sa couronne. Au loin, Manhattan se découpe dans la lumière, qui fait briller les immeubles comme des cristaux sur l’horizon. Le soleil d’hiver descend doucement. Serrés l’un contre l’autre, main dans la main, Aaron et moi regardons le ciel bleu s’embraser d’ors et de rouges.

*Un ciel de peintre.*

**FIN**

**Également disponible :**

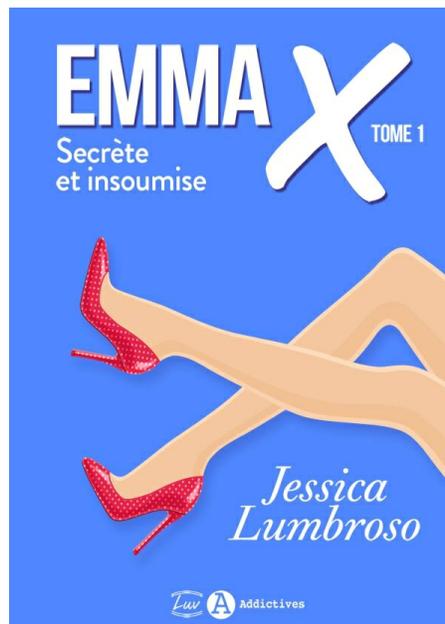
## **Emma X, Secrète et insoumise**

Dans la vie, Emma sait ce qu'elle veut ! Propre sur elle, polie et discrète la journée, sa vraie nature se révèle le soir. Emma se transforme alors en femme sûre d'elle séductrice et fière de ses atouts. Elle s'est fixé deux règles :

- protéger son secret
- rester libre et insoumise.

Alors pour elle, l'amour s'apparente à des rencontres avec des hommes qu'elle ne reverra jamais. Et ça lui suffit. Mais c'était sans compter sur cet homme troublant, capable de tout pour l'approcher, même du pire des chantages...

[Tapotez pour télécharger.](#)



**Retrouvez  
toutes les séries  
des Éditions Addictives**

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Janvier 2017

ISBN 9791025735466

ZJOY\_006